

XVIII
1794

C O L O M B
DANS LES FERS,
A FERDINAND ET ISABELLE,
APRÈS LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE;
É P I T R E
Qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille,
Précédée d'un Précis historique sur COLOMB.
PAR M. LE CHEVALIER DE LANGEAC.

Ici tout est merveille, et tout est vérité.
RACINE le fils.



A L O N D R E S,
Et se trouve à PARIS,
Chez ALEXANDRE JOMBERT jeune, Libraire, rue Dauphine.
Et JACQUES ESPRIT, au Palais Royal.
M. DCC. LXXXII.

C O L O M B

DANS LES FERS,

A FERDINAND ET ISABELLE.



C. L. M. Carlier. inv. et del. 1781 *R. De Lamoignon le jeune. sculp.*
On accourt, on me nomme, en tumulte on me presse
on me voit dans les fers.....

AVERTISSEMENT.

POUR qu'on ne doute pas de l'authenticité des faits rapportés dans ce Précis, on se fait un devoir d'indiquer les sources où l'on pourra les vérifier : ils sont tirés de la vie de Christophe Colomb, par Ferdinand son fils ; des Lettres de Pierre Martyr ; de l'Histoire des voyages dont M. de la Harpe a fait un ouvrage aussi intéressant qu'utile, par le nouvel ordre, la clarté qu'il y a rétablis, & la philosophie qu'il a su y répandre ; de l'histoire de Ferdinand & d'Isabelle ; de l'histoire de Saint-Domingue, & plus particulièrement de l'histoire de l'Amérique, traduite de l'Anglais par

AVERTISSEMENT.

un Académicien distingué, dont le goût sûr, le tact heureux, la justesse d'esprit ne sauroient être trop estimés, & auquel nous sommes encore redevables de l'excellente traduction de l'histoire de Charles-Quint.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR COLOMB.

C'EST l'objet d'une méditation bien triste, que la destinée de presque tous les grands hommes bienfaiteurs de l'humanité: il semble que l'infortune vienne s'emparer d'eux à leur naissance, & les défer à une lutte éternelle, pour que leur gloire ne soit qu'un bien douloureux. A Sparte, à Rome, à Carthage, de nos jours & dans l'antiquité, je ne vois que des trophées sur des échafauds, la vertu payée par l'ingratitude, & souvent par le crime. Aristide est banni d'Athènes; l'Hôpital & Fénelon subissent l'exil dans leur patrie: Sénèque ne se peint à la mémoire qu'au milieu de son bain sanglant, & Bélisaire avec les

A

2 PRÉCIS HISTORIQUE

yeux arrachés. Un jugement inique doit précipiter Miltiade dans le barathre ; il expire dans les fers, & le droit de l'enfvelir ne s'accorde pas même à son fils : il faut qu'un fils achete le cadavre de son pere ; & lui-même, après avoir encore signalé son courage, est payé par le bannissement. Là, Camille indigné s'impose un exil volontaire ; & Catinat console ainsi sa disgrâce. Germanicus est empoisonné, Agricola empoisonné, Agis étranglé par l'ordre d'un Ephore. Le Pere de la patrie, Cicéron, livre sa tête à Popilius, dont il sauva la vie. Un peuple forcené insulte aux cendres de Colbert ; & le vainqueur d'Annibal est réduit à se justifier. Le Tasse est proscrit à neuf ans, & ce premier tribut d'infortune ne l'acquitte pas envers les hommes. Magellan fuit sa patrie ingrate. Ga-

SUR COLOMB. 3

lilée abjure sa gloire dans les fers de l'Inquisition. Le Camoens, exilé trois fois, expire dans la misere : Dryden expire dans la misere. La ciguë termine les jours de Socrate, & ceux de Phocion. Voltaire est sans sépulture, &c... Mais où s'arrêter, si l'on rappelloit chaque nom célèbre qui réveille l'idée d'une grande injustice ? Hélas ! il en est peu qui n'accusent un tyran, souvent même un peuple entier ; & le cœur sensible qui se pénètre de leur souvenir ne peut qu'à-la-fois admirer & s'indigner.

On verra que les malheurs de Colomb doivent l'associer à ces illustres persécutés.

Gênes & Plaifance se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; mais cette premiere ville est constamment regardée comme son berceau. Ce qu'il a

4 PRÉCIS HISTORIQUE

fait dispenser de parler de son origine, si l'envie & l'amour du merveilleux n'avoient trop entrepris de l'abaisser. Colomb n'étoit point d'une famille d'artisans, comme on l'a prétendu : ses connoissances, celles de son frere déjà célèbre à Lisbonne par ses cartes marines, annoncent une éducation cultivée, que, dans le quinziesme siecle, les hommes que l'injuste mépris nomme *le Peuple* n'avoient pas la facilité de se procurer.

Né d'une famille honnête, mais réduit à la pauvreté par les guerres de Lombardie, Colomb prouva de bonne heure qu'avec des talents & du courage on est toujours supérieur à la fortune. Son premier vœu fut de servir sa patrie : les Turcs & les Vénitiens alliés lui faisoient la guerre. Il suivit avec transport

SUR COLOMB. 5

un célèbre Armateur de son nom, redoutable à ces deux Puissances par son audace & ses succès. Témoin de plusieurs combats, il se signala dans un abordage, où son vaisseau & celui de l'ennemi s'enflammerent & sauterent ensemble. Une rame lui servit d'asyle & de soutien sur les flots. Quel spectacle que celui de Colomb au milieu des mers, luttant contre la mort, & sauvé à seize ans par sa destinée pour opérer la plus étonnante révolution que jamais le globe ait éprouvée ! Il semble que, malgré trois siecles écoulés, l'imagination soit encore effrayée de son danger. Conduit en Portugal, il ne tarda pas à s'y établir.

Un fameux Navigateur (1), auquel on devoit la découverte de Madere &

(1) Barthelemi de Perestrello.

6 PRÉCIS HISTORIQUE

de Porto-Santo, sut distinguer les talents de Colomb, & lui donna sa fille. Les récits de son beau-pere, & les mémoires qu'il reçut de sa veuve, lui persuaderent de nouveau qu'on pouvoit égaler, à l'occident, les succès obtenus sur mer au midi. Dans une isle des Açores, on avoit trouvé sur la plage une statue équestre : le piédestal offroit des inscriptions d'un caractère inconnu ; mais le Cavalier, vêtu dans le costume des Sauvages, avoit un bras étendu vers le couchant, & sembloit indiquer cette route à l'audace des Navigateurs. Les vents avoient pousé dans ces parages deux cadavres, dont les traits ne ressembloient pas aux hommes connus.

L'autorité des Anciens, & sur-tout la forme de la terre, confirmoient Colomb dans ses espérances déjà réalisées

SUR COLOMB. 7

par les Carthaginois. On sait qu'un navire de cette nation avoit pénétré dans une isle déserte, couverte de bois, très spacieuse, & coupée par de grandes rivières : la beauté du climat décida même une partie de l'équipage à s'y établir. Mais le Sénat de Carthage, instruit de ce secret, qui lui parut dangereux, fit périr tous ceux qui pouvoient le répandre, & voulut que les autres, abandonnés dans l'isle, y fussent à jamais oubliés : sévérité profonde & remarquable, & qui serviroit presque de solution à ce problème tant de fois agité : « Si la possession d'un « nouveau monde a été plus utile que « funeste au genre humain ? »

Quoi qu'il en soit, Colomb impatient brûloit d'ajouter l'autorité de l'expérience à de simples conjectures. Mais quel supplice de sentir en soi des germes

de gloire, sans pouvoir les développer !
 Quand son génie reculoit les bornes du
 monde, l'indigence l'arrêtoit en esclave.
 Il fallut céder, &, parmi les Puissances
 d'Europe, se ménager un appui géné-
 reux.

Ce sentiment commun à tous les
 hommes, l'amour de la patrie, ne s'étoit
 point affoibli dans son cœur : il desiroit
 avec transport associer Gênes à son au-
 dace, lui consacrer sa gloire, & l'enri-
 chir de ses travaux. Le Sénat fut instruit :
 on regarda son dessein comme le songe
 d'un insensé, & sa première tentative
 n'obtint qu'un refus.

Les nœuds qu'il avoit formés en Por-
 tugal l'attachoient à ce royaume : adop-
 té par son cœur, il crut qu'il avoit des
 droits à ses services; & l'éclat que Jean II
 donnoit à sa marine décida son premier

penchant. Le Roi parut l'accueillir avec
 intérêt : (que de biens feroient souvent
 les Rois sans leurs Ministres !) mais ce
 projet fut soumis à l'examen d'un Evê-
 que, & de deux Médecins juifs. Ces
 trois hommes joignoient à la jalousie de
 l'ignorance toute celle de la prétention
 aveugle. Arracher à Colomb son secret,
 profiter de ses connoissances, lui ravir
 & s'approprier sa gloire, fut le noble
 dessein qu'ils conçurent. Mille prétextes
 retarderent le jugement qu'il attendoit ;
 &, pendant ces délais, qui se prolonge-
 oient sans cesse, on fit partir un vais-
 seau qui devoit suivre la route indiquée.
 Mais il falloit le génie de Colomb pour
 réaliser ce qu'il avoit conçu. Le Pilote
 choisi par les Ministres étoit, comme
 eux, sans énergie : le premier coup de
 vent l'effraya. Chassé dans le port de

Lisbonne, il décria son entreprise ; & ce qu'un lâche ignorant ne put exécuter à son premier essai, on s'pressa de le déclarer impossible à l'obstination du courage éclairé.

Révolté de cette perfidie, Colomb quitta le Portugal, & chercha quelque nation plus digne de le seconder.

La France, encore effrayée des cruautés de Louis XI, respiroit à peine sous la minorité de Charles VIII. Ce Prince enfant, dont toute la gloire est de paroître un intermédiaire tranquille entre le Tibere françois & le Pere du peuple, ne pouvoit offrir à Colomb les ressources qu'il exigeoit.

L'Espagne fixa ses regards & son choix. L'esprit d'héroïsme dont cette nation sembloit animée, ses conquêtes sur les Maures, l'alliance d'Isabelle &

de Ferdinand, les forces réunies de Castille & d'Aragon, lui donnoient un éclat dont l'Europe étoit occupée. Colomb en fut ébloui : mais l'épreuve qu'il venoit de faire ne lui prouvoit que trop combien les vastes projets étoient mal écoutés dans les Cours. Il crut donc utile d'envoyer en même temps en Angleterre ; & son frere Barthelemi fut y proposer un plan que Henri VII étoit digne d'apprécier.

Cen'étoit pas sans raison que Colomb se défioit de l'accueil qui l'attendoit en Espagne. Les projets élevés n'étoient pas sans quelque charme pour Isabelle : mais, sombre & soupçonneux, Ferdinand ne savoit que se défier de ce qu'il ne pouvoit concevoir ; & la déférence que la Reine affectoit pour son époux la rapprochoit aussi de son caractère. Cepen-

tant les heureuses qualités de Colomb lui méritèrent des amis : leurs soins fixèrent l'attention sur ses offres ; on consentit à les examiner. Mais la destinée de Colomb étoit d'avoir sans cesse à rougir de ses juges : le Confesseur de la Reine fut celui qu'on nomma. L'infortuné Génois eut à combattre toutes les absurdités des préjugés les plus barbares : l'entreprise n'étoit pas sans danger. L'Inquisition étoit au moment de sa naissance ; & , dans le cours d'une année, deux mille victimes venoient d'expirer dans les flammes. Les actions, les discours, la pensée même, rien n'échappoit à ce tribunal de sang ; & , quoi qu'étranger , plus d'une fois Colomb eut à frémir. Enfin, après cinq années de dégoûts, & d'une patience que l'amour de la gloire pouvoit seul entretenir, son projet fut

reçu d'une manière défavorable. Ferdinand déclara qu'il ne pouvoit s'occuper d'aucune entreprise, tant qu'il seroit en guerre avec les Maures.

L'homme qui naît avec le génie des grandes choses, porte aussi dans son ame le courage qui domte les obstacles. Rebuté par le Souverain, Colomb ne balança pas de s'adresser à des Sujets puissants : mais ce n'est pas dans ce siècle, que des Sujets pouvoient entreprendre ce que leur Maître avoit rejeté.

A la douleur amere de ne point trouver d'ame sensible qui entendit la sienne, une cruelle incertitude vint s'unir encore pour alarmer Colomb. Celui de ses freres qui devoit se rendre en Angleterre n'y étoit point arrivé. On sut, depuis, que des Pirates avoient enlevé son vaisseau ; que réduit à l'esclavage, il avoit

enfin brisé ses fers, & que, malgré son indigence, il s'étoit procuré les moyens de retourner à Londres. Il y avoit vécu de ses talents. Le Roi même commençoit à l'écouter favorablement, lorsque Colomb inquiet voulut s'éclairer sur son sort. Il se dispoit à partir; Juan Parès, que pendant son absence il voulut charger de ses enfants, le supplia de suspendre son voyage. Soit intérêt, soit curiosité, ce Religieux, de concert avec un Médecin habile, voulut approfondir le système de Colomb; & l'examen en prouva la solidité: certain du succès d'une si vaste entreprise, il crut devoir inviter Isabelle à ne pas laisser échapper la gloire de la soutenir.

Les représentations du vertueux Parès firent impression sur la Reine, qui le respectoit; & bientôt un léger secours

accompagna l'invitation que reçut Colomb de se rendre près d'elle, au camp de Sainte-Foi. Cette marque de faveur lui ramena des amis qui s'occupèrent de le protéger. Les progrès du siège de Grenade & l'assurance de cette conquête les secundoient fortement: mais la défiance de Ferdinand l'emporta de nouveau sur les bontés d'Isabelle; Colomb fut soumis au même juge, & le même arrêt fut prononcé.

Il s'éloignoit à jamais de l'Espagne, & portoit à Londres son indignation & ses projets, quand la prise de Grenade & l'enthousiasme de son triomphe dissipèrent l'incertitude d'Isabelle. On s' alarma du départ de Colomb: un courier l'atteignit, & le ramena. Les égards, les honneurs l'accablèrent: Amiral en espérance, Vice-Roi d'une terre inconnue,

les titres les plus pompeux lui furent prodigués dans des patentes conditionnelles; &, ce qui n'est pas indigne de remarque, ce traité de Colomb avec les Rois fut signé dans ce même camp de Sainte-Foi où la ruine des Maures venoit de se consommer. Joindre un nouveau monde à ce nouvel empire, fut presque l'ouvrage du même jour: jamais Souverain n'avoit, à la fois, fait d'aussi vastes conquêtes. Aussi l'impatience d'Isabelle étoit sans borne: dans la disette & le besoin d'argent où elle se trouvoit, elle engagea ses diamants pour subvenir aux frais d'une si glorieuse entreprise. Un de ses Sujets eut l'honneur ou la vanité de venir à son secours: Sant-Angel fit les avances nécessaires; & la dépense de cet armement si différé, qui procura tant de richesses à l'Espagne & tant de malheurs

à Colomb, coûta quatre-vingt-dix mille livres de notre monnoie. Suivi de trois freres nommés Pinson, de quatre-vingt-sept matelots, il partit du port de Palos; & le 3 Août 1492 fut le jour mémorable qui nous ouvrit la route inconnue d'un nouvel univers.

A peine Colomb fut en mer, que le gouvernail d'un de ses vaisseaux rompit. La superstition qui régnoit dans son équipage ne manqua pas de tirer, de cet événement, les plus sombres pronostics; & bientôt il eut moins de peine à domter les éléments que l'esprit pusillanime de ses compagnons. Mais quand la boussole ne fut plus un guide assuré, que l'aiguille aimantée fut moins exacte à chercher le nord, & que sa direction s'altéra, la terreur fut universelle; ils se croyoient entraînés par des flots qui

ne permettroient plus de retour, & que l'ordre de la nature étoit bouleversé. L'Amiral profita de ce phénomène : il assura que sa cause tenoit à l'approche de la terre, & présageoit un terme à ses voyages. L'ignorance fut un instant docile.

Mais Colomb essayoit en vain de déguiser l'énorme distance qu'il avoit parcourue ; celle du temps qui n'amenoit aucune découverte ne pouvoit échapper à des hommes uniquement soutenus par l'avarice & le desir des nouveautés. Colomb eut à souffrir les propos les plus injurieux : ce n'étoit plus qu'un aventurier présomptueux, entêté d'une chimère, & dont l'orgueil aveugle les conduisoit à la mort. La sienne fut résolue. Le précipiter dans les flots, imputer ce crime au hasard, & s'efforcer de rega-

gner l'Espagne, fut le projet sinistre qui se formoit autour de lui. Déjà l'équipage en tumulte s'étoit assemblé sur le pont, & redemandoit l'Espagne à grands cris. La menace, les gestes violents, annoncèrent à Colomb un pressant danger. Il fallut céder, ou du moins le paroître, & faire encore ce sacrifice à sa gloire.

Mais, à force d'instances, il obtint comme une grace, que, trois jours seulement, on suivroit encore l'entreprise. Le premier fut sans découverte, mais le second ramena l'espérance. Des oiseaux étrangers, & rassemblés en troupes, un roseau poussé par les vagues & dont la tige paroissoit fraîchement coupée, des branches d'arbrisseaux que la mer agitée n'avoit pas encore dépouillés de leurs fruits, des planches, des débris flottants où le travail de l'homme ne pouvoit se

méconnoître, l'inconstance & la variété des vents, les nuages même différemment groupés & nuancés autour du soleil, persuaderent tellement à Colomb qu'il étoit voisin de la terre, que sa crainte alors fut d'être brisé, pendant la nuit, contre une côte inconnue. Toutes les voiles furent pliées, & la plus exacte vigilance ordonnée à l'équipage.

Le sommeil étoit loin de tous les yeux, & les regards avides s'attachoient au sombre horizon où la terre si désirée devoit enfin se découvrir. A dix heures Colomb apperçut une lumière errante, & la fit observer à Guttiere: Salcédo fut appelé; chacun la remarqua; chacun suivit ses mouvements. Enfin, du léger navire qui devançoit les autres, de *la Pinta*, on entendit, vers le minuit, *Terre! Terre!* à cris redoublés. Mais ce

bonheur n'avoit tant de fois été qu'une vaine espérance, qu'en le possédant même on ne pouvoit y croire: la nuit devenoit un supplice; un desir curieux, la crainte, la gloire, la cupidité, tous ces sentiments confondus augmentoient l'impatience du jour. Il parut, & bannit toute incertitude.

L'équipage fut d'abord frappé d'une muette extase; &, par un mouvement général & rapide, mille cris s'éleverent à la fois. Quel moment pour Colomb! la joie, le repentir, arrachoit des larmes; on étoit à ses pieds, on l'élevoit en triomphe, on s'embrassoit, on osoit partager sa gloire. Cet étranger, cet ennemi, qu'un instant plutôt on vouloit massacrer, étoit l'objet unique de l'enthousiasme, du respect, & d'un culte universel: ce n'étoit plus un homme;

c'étoit un Dieu, qui venoit d'enchéris sur le courage de tous les siècles.

Au lever du soleil, déjà les chaloupes des trois vaisseaux étoient à la mer : on se pressoit d'y descendre ; on se précipitoit. Le tumulte de la joie, des chants guerriers, les sons bruyants d'une musique militaire, accompagnoient leur marche rapide. A peine la barque qui portoit Colomb eut touché le rivage, que, jaloux de fouler le premier la terre d'un nouveau monde, on le vit s'élan- cer avec transport, &, comme un signe de conquête, y planter, au nom d'Isabelle, l'étendard de Castille. A son exemple, chaque Espagnol embrassa la terre après laquelle il soupiroit : on le salua des titres pompeux dont il n'avoit emporté d'Espagne que l'espérance ; & simple Pilote à Palos, Colomb à San-

Salvador devint presque l'égal des Rois.

Il reconnut en partie cette chaîne d'îles désignées par le nom de Lucayes ; mais la Conception, Ferdinandine & l'Île-Longue, furent les seules où il débarqua. Ses recherches le conduisirent bientôt à une contrée si vaste, qu'il fut tenté de la croire un continent : c'étoit l'île de Cuba. Il y descendit, pour faire caréner ses vaisseaux.

Pendant son séjour, des matelots s'avancèrent à soixante milles du rivage, & revinrent bientôt enchantés de leur découverte : ils avoient reçu les plus grandes marques de respect dans un village où ils étoient parvenus. Ces malheureux Insulaires se prosternoient à leur aspect, & leur baisoient les pieds : ils trembloient que les Espagnols ne fussent une race divine qu'une ancienne

terreur leur avoit annoncée : depuis long-temps leurs Prêtres, car les Sauvages mêmes avoient des Prêtres, les alarmoient de cette prédiction ; & , dans ce moment, ils la croyoient accomplie.

Mais ce qui frappa le plus les Espagnols, ce furent les plaques d'or que ces Sauvages employoient sur eux comme une parure. Plusieurs de ces malheureux furent amenés vers Colomb : on les força de servir de guides aux Espagnols, qui s'empressoient d'aller fouiller la terre. Mais leur avidité se fatigua d'inutiles travaux ; la richesse de cette contrée n'étoit point de l'or. Heureux d'ignorer sa valeur, les Indiens livrerent, sans peine, ce qu'ils en possédoient, & surent indiquer, par leurs gestes, une isle assez voisine, où ce métal se trouvoit en abondance.

Ce premier espoir fut le signal de la perfidie. Jaloux de s'emparer seul des trésors que promettoit la terre d'Hayti, un des Pinsons voulut y pénétrer le premier : il partit avec le vaisseau qu'il commandoit ; & , malgré les signaux prodigués pour l'arrêter, on le perdit bientôt de vue.

Colomb, contrarié par les vents, n'arriva que long-temps après cette séparation. La côte où il descendit étoit sous la domination du Cacique Guacanahari. On lui députa quelques Officiers intelligents : il parut charmé de leur présence ; & sur le rapport qu'on fit de sa douceur à l'Amiral, il résolut de se rendre à l'invitation qu'il en reçut d'aller le visiter.

Tout étoit disposé pour ce voyage, quand, au milieu de la nuit, son vais-

seau même, emporté par des courants, se brisa contre des rochers, & se perdit sans ressource. Témoins de ce malheur, les Indiens, animés par leur Prince, accouroient en foule sur le rivage: la douleur se peignoit dans leurs cris, & n'en étoit pas moins active. Les uns à la nage, les autres dans leurs canots, furent bientôt au secours du navire, & sauverent ainsi leurs oppresseurs. Les provisions, les débris même furent transportés à terre; rien ne fut enlevé: un Indien, placé par le Prince, eut l'ordre d'y veiller, & les défendit avec scrupule, même de la curiosité des Insulaires.

Pinson ne reparoissoit pas; & Colomb, alarmé de son absence, lui soupçonnoit l'intention de le devancer en Europe. Cette crainte hâta son départ; mais l'unique vaisseau qui lui restoit

étoit précisément le moins considérable des trois, & ne pouvoit suffire à ramener les malheureux échappés du naufrage.

Colomb se décida donc à solliciter l'aveu du chef indien, pour former un établissement dans l'isle. L'imprudent Cacique reçut la demande avec transport: il se dépouilla de la couronne d'or qu'il portoit, & vint, en signe de joie, la déposer sur le front de l'Amiral. Le malheureux Cacique étoit loin de sentir la vérité de cet hommage & les dangers d'un consentement funeste qui n'étoit vraiment qu'une abdication. Colomb ne s'occupait plus que de construire un asyle à sa troupe; & dès que le fort de Navidad fut en état de la recevoir, il suivit, sans retard, l'attrait qui le rappelloit en Espagne. Après deux jours de marche, il eut le bonheur de retrouver

Pinson, & , consolé par cette rencontre, feignit d'adopter les raisons que le perfide inventa de son absence.

Pendant cinq cents lieues, Colomb avoit eu les vents les plus favorables : mais il devoit subir la plus terrible épreuve, & connoître le seul danger qui dût l'épouvanter ; celui de voir ses travaux perdus pour l'univers, & ses succès ignorés. L'orage le plus violent qui jamais ait troublé les mers vint l'assaillir en un instant : les ressources de son art, celles du courage, étoient vaines pour son salut ; & sa longue expérience ne servoit, dans ce moment, qu'à lui montrer sa perte plus certaine. Éloigné de toute terre, le bonheur de son premier naufrage ne pouvoit même s'espérer. L'infortuné se croyoit déjà flétri dans l'avenir ; le nom d'aventurier lui sembloit

s'attacher à sa mémoire. L'effroi de périr inconnu, la perte de sa gloire, ne lui permettoient pas même de penser à son dernier instant : mais ses deux fils occupoient encore son ame, & mettoient le comble à sa douleur ; il se les représentoit abandonnés dans un college de Cordoue, orphelins dès leur enfance, sans secours, sans appui, dans un royaume étranger, où, loin de reconnoître les services de leur pere, on l'accuseroit peut-être d'avoir séduit des citoyens pour les rendre victimes de son imprudence.

Colomb étoit immobile sous le poids de ces idées cruelles & de ces regrets dévorants. Mais quand elle semble abattue, une ame forte est encore loin de succomber : c'est dans les crises les plus violentes qu'elle se réveille, & trouve en

elle encore plus d'énergie. Au milieu du désordre, du bruit des vents, du fracas des voiles déchirées & des mâts abattus, malgré les cris de l'équipage, le choc des vagues, & les secousses d'un vaisseau prêt à s'ouvrir, le calme est dans l'ame de Colomb. Conserver sa gloire, est l'unique sentiment qui l'anime. Il s'enferme; & le récit de son voyage, la route qu'il a suivie, les pays qu'il a découverts, leur situation, les particularités du climat, le lieu qu'habite sa colonie, tout se retrace avec ordre dans un écrit qu'il adresse aux Souverains d'Espagne. Les détails, les précautions dont le sang froid s'occupe dans la plus grande sécurité, rien ne lui échappe à l'instant d'être englouti. Sa relation est enveloppée d'une toile goudronnée: un mastic de cire la recouvre encore, & le tonneau qui la

renferme est jetté à la mer sous ses yeux. L'Océan devient dépositaire d'un secret si précieux au monde, & le hasard seul doit le conserver.

Enfin le calme reparut, & les vents respectèrent ce grand homme. Poussé jusqu'aux Açores, il y relâcha, & fit mettre à terre quelques uns de ses gens pour chercher du secours & se réparer. Les Portugais, persuadés que l'Amiral étoit du nombre des débarqués, les arrêterent tous, quoique les deux nations ne fussent pas en guerre. Colomb réclama contre cette violence; & ses forces, qu'il fit connoître, ainsi que la menace d'une prompte vengeance, lui procurerent d'abord quelques égards. Bientôt, après une mûre délibération, on lui rendit ses matelots, & il obtint même des rafraîchissements du Gouverneur de S^{te} Marie.

Mais il se vit encore séparé de Pinson ; & la double crainte du naufrage de son compagnon, ou de son arrivée en Espagne , vint le tourmenter de nouveau : cette idée le pressa de suivre sa route. Il voyoit presque la côte, quand une nouvelle tempête, qu'il combattit deux jours & deux nuits, l'obligea de chercher un asyle dans le Tage, malgré les dangers qu'il devoit y courir. A peine y fut-il arrivé, que le Commandant du port lui fit ordonner de venir rendre compte de son voyage. Colomb montra sa patente du Roi d'Espagne, & observa de ne point quitter son bord. Alors, loin de lui faire violence, le Roi le fit inviter de venir à sa Cour, avec promesse qu'on lui rendroit les honneurs qu'exigeoit sa qualité. Colomb n'ignoroit pas qu'à son départ de Palos Jean II avoit armé trois

vaisseaux pour l'enlever : il se souvenoit encore mieux des refus outrageants dont furent payées ses offres ; & le plaisir d'annoncer un succès dont ce Prince avoit douté l'emporta sur ses craintes. Il crut devoir se fier à la parole d'un Roi. Il en reçut effectivement les traitements les plus distingués : mais le Monarque ne l'écouta qu'avec jalousie ; & , sans la crainte de l'Espagne dont Colomb étoit protégé, peut-être eût-on suivi le projet de quelques scélérats qui proposèrent de l'assassiner secrètement, & de saisir tous ses papiers, ainsi que les Insulaires qu'il avoit amenés du nouveau monde. Colomb ne resta que cinq jours à Lisbonne ; & , le 15 de Mars, il descendit à Palos ; le même port d'où , sept mois & douze jours auparavant , on l'avoit vu partir , sans espérer de le revoir.

A peine eut-on reconnu son vaisseau, que la nouvelle de son retour devint à l'instant générale. Tous les habitants furent dans l'ivresse : une foule innombrable couvroit déjà le rivage, avant qu'on pût même l'appercevoir. Le son des cloches, le bruit du canon, donnerent le signal d'un bonheur public. Ce tumulte, à-la-fois religieux & guerrier, se mêloit sans interruption aux acclamations de tout un peuple étonné. La mer étoit couverte de barques : chacun voloit au-devant de l'Amiral, ou d'un frere, ou d'un ami, & vouloit savoir le premier des nouvelles de son entreprise : mais quand la chaloupe de Colomb eut touché le rivage, que ses compagnons vantèrent ses succès, que le peuple eut contemplé des hommes nouveaux, des fruits, des animaux inconnus, & qu'il

eut entendu des récits plus prodigieux encore, l'explosion du délire fut sans bornes. Comme dans les fêtes solennelles, les boutiques furent fermées, les travaux interrompus ; & Colomb obtint avec joie, de l'enthousiasme & de la reconnaissance, tous les honneurs qu'on prodigue tristement à des Rois par devoir. Le soir même, l'arrivée de Pinson mit le comble à son bonheur : d'autres prétendent que ce compagnon perfide, ayant pris terre à Bayonne, fit demander audience aux Rois, & que la douleur profonde que lui causa leur refus le conduisit en peu de jours au tombeau. Quoi qu'il en soit, le premier soin de l'Amiral fut d'instruire Isabelle & Ferdinand de son retour : il reçut bientôt une réponse honorable, & l'ordre flatteur de se rendre auprès d'eux.

Il prit donc sans délai le chemin de Barcelone. Son voyage ne fut pour lui qu'une fête continuelle. Une foule immense l'accompagna depuis Palos : les chemins retentissoient des chants, des cris, des louanges des peuples, qui s'empressoient à son approche, & quittoient tout pour se trouver à son passage. Précédé & suivi d'une si nombreuse escorte, Colomb approchoit de la capitale. La ville entiere, les courtisans même, allerent fort loin à sa rencontre : un d'eux fut chargé de le complimenter au nom d'Isabelle & de Ferdinand. Devant lui marchoiient, à quelque distance, les Sauvages qu'il avoit amenés : on traînoit à sa suite des balles de coton, des coffres pleins de racines précieuses : à ses côtés, des lames d'or, des lingots énormes étoient portés en signe de conquête ; &

des roseaux, d'une hauteur inouïe, soutenoient des oiseaux de mille couleurs. Colomb traversa la ville dans ce noble appareil, & parut en triomphe à la Cour des Rois.

Sous un dais magnifique, Isabelle & Ferdinand, revêtus de la majesté royale, le reçurent en dehors du palais : ils se leverent à son approche, & loin de souffrir qu'il se prosternât, suivant l'usage, pour leur baiser la main, tous deux le releverent ensemble, & devant l'Espagne entiere, ils montrèrent Colomb assis à leurs côtés. Le récit modeste qu'il fit de son voyage, l'étonnement qu'inspira son audace, & la joie de ses succès, calmerent un instant l'envie & même l'orgueil espagnol. On supporta les honneurs qu'obtenoit un étranger, qui, célèbre par lui-même, ne devoit rien de

sa gloire à l'antiquité de ses aïeux : mais la vanité, prompte à se flatter elle-même, voulut suppléer à ce qu'elle appelloit manquer à ce grand homme. On lui donna des lettres de noblesse ; & , comme si la gloire avoit besoin de titres, les Rois crurent de bonne foi qu'eux seuls venoient d'ennoblir un Héros.

En retraçant les tableaux consacrés par l'histoire, il en est de si révoltants pour la raison & l'humanité, que les détails mêmes de leur atrocité ou de leur folie semblent attacher le doute à leur existence. Comment ajouter foi à la foiblesse d'un Souverain qui, dans l'éclat de ses victoires, & dans l'instant le plus brillant de son regne, s'abaisse à solliciter de son Sujet la liberté de garder ses conquêtes ? Et comment croire à la puissance d'un tel Sujet, d'un Prêtre sacri-

lege, profanant à-la-fois le Sacerdoce & la Nature, pere de cinq enfants, amant de sa fille & son ravisseur, assassin de son époux, & , dans ce commerce infâme, rival incestueux de ses propres fils ? Ces crimes & cet excès d'opprobre ne sont pourtant que des vérités dans la vie de Ferdinand & d'Alexandre VI, de ce Borgia, qui, né & déshonoré en Espagne, vint acheter la Tiare à Rome, & s'en fit un asyle contre les loix, s'unit à tous les Souverains, les trompa tous, fut le Chef de l'Eglise, l'allié des Turcs, donna retraite au frere d'un Sultan, & vendit ses jours, ignora les remords, osa prétendre à la gloire, en obtint malgré ses forfaits, souilla le Saint Siege par le meurtre, le poison, l'adultere & l'inceste, & fonda, par sa scélératesse même, la grandeur temporelle de la Papauté.

Dès que Ferdinand & Isabelle eurent obtenu du Souverain Pontife l'humiliante donation des pays que leur Amiral venoit de découvrir & même découvroit encore, on lui renouvela les titres pompeux & les privileges que son premier voyage lui avoit déjà mérités. Il faut lire ces patentes incroyables, pour les comparer au traitement que reçut Colomb dans la suite, & juger, par ce contraste, comme l'on doit compter sur la parole des Rois.

On arma, sans délais, une flotte plus considérable que la première; & il n'y eut plus d'obstacles à son départ. Un de ses freres, Diegue, le suivit dans ce nouveau voyage. Son empressement à revoir la colonie qu'il avoit laissée à la Nativité, l'éloignoit des différentes îles qu'il rencontra sur sa route: il ne

descendit qu'à la Desirade, pour satisfaire son équipage, & laissa derrière lui la Martinique, la Guadeloupé, Antigua, Portorico, & plusieurs autres.

Mais quelle fut sa douleur lorsqu'en arrivant à la nouvelle Espagne il ne vit point ses compagnons accourir sur le rivage, & célébrer, par des cris de joie, le bonheur de se réunir! La plage étoit déserte, & le fort détruit. Des lambeaux d'habillemens, les débris de quelques armes, des ossemens épars, lui donnerent les renseignements les plus sinistres. Il sut bientôt le funeste sort que les Espagnols avoient mérité. Des crimes de toute espece, des cruautés d'un genre inconnu, avoient soulevé les habitans de cette contrée. Leur nombre & leur fureur avoient su rendre inutile l'industrie meurtrière des Européens. Le Ca-

cique Guacanahari , que l'atrocité des Espagnols n'avoit pu détacher d'eux, s'étoit armé pour leur défense; & , victime de l'hospitalité, il souffroit encore d'une blessure aussi cruelle que dangereuse.

Colomb, après avoir choisi une situation plus favorable encore que la précédente, bâtit la première ville que le nouveau monde ait vue s'élever, & lui donna le nom d'Isabelle. La plupart de ses compagnons étoient persuadés qu'en le suivant dans ses voyages il suffiroit d'aborder ces îles fortunées pour y trouver des richesses faciles, & qu'ils n'auroient que l'embaras de les transporter; mais lorsqu'il fallut se soumettre à des travaux pénibles, la révolte ne tarda pas à éclater. Colomb fut obligé de punir, & de renvoyer même en Espagne, un grand nombre de séditieux.

Il falloit occuper l'oïveté des troupes qui lui restoit : il s'en servit à protéger ses recherches sur la nature & les productions du pays. Les richesses que le district de Cibao lui offrit ramenerent bientôt le calme dans la colonie. Dès qu'on eut achevé, sous ses ordres, un nouveau fort, qui reçut le nom de Saint-Thomas, il profita de la tranquillité des Espagnols pour se rembarquer & continuer ses découvertes. La Jamaïque fut le prix de ce voyage; mais avant d'y parvenir, & après l'avoir quittée, il se vit exposé, pendant cinq mois de navigation, à tous les dangers que le courage humain peut affronter : l'épuisement de toute provision ne fut pas même le plus cruel. Dans cette disette absolue de vivres, & livré à toutes les horreurs de la faim, on rapporte que deux

oiseaux vinrent s'abattre sur son navire, & qu'un matelot, s'étant saisi de l'un d'eux, l'offrit à l'Amiral, & le supplia d'en soulager le besoin qui le pressoit. Colomb, attendri, ne put se résoudre à accepter un secours que ses compagnons ne partageoient pas avec lui; & voyant qu'il ne pouvoit suffire à tant de malheureux, loin d'en profiter seul, il rendit à l'oiseau sa liberté, le vit avec joie rejoindre sa compagne, & goûta quelque plaisir, au milieu de sa détresse, à voir au moins, sous ses yeux, un être exister sans souffrir. Ce fait est de peu d'importance, près du grand intérêt que réveille le souvenir des travaux de Colomb; mais, dans la vie d'un héros, il est doux de reposer son admiration, en s'occupant de ce qui le fait aimer.

Ce ne fut pas l'effet que sa conduite produisit sur son équipage : on renouvella bientôt contre lui les menaces du premier voyage. Environné d'écueils, jouet des vents, assailli de continuelles tempêtes, obligé même de se préserver des hommes dont il s'occupoit sans cesse à sauver les jours, l'infortuné ne pouvoit se livrer un instant au sommeil : la fièvre la plus violente fut la suite d'une si longue fatigue & d'une tension d'esprit non interrompue. Une léthargie profonde s'empara de tous ses sens. Privé de la mémoire & de tout sentiment, son état fut long-temps désespéré : mais la joie de retrouver, à Isabelle où il retourna, ce frère chéri qu'il avoit envoyé à Londres, la révolution de ce bonheur inattendu le rappella bientôt à la vie.

Depuis treize ans tous deux, inquiets

de leur sort, n'avoient pu se réunir : mais, en revenant d'Angleterre, Barthelemi voulut traverser la France & s'arrêter à la Cour de Charles VIII. Les honneurs qu'il y reçut l'avertirent des succès de son frere : le Roi lui-même lui en donna l'assurance. Ce Prince regretta de n'avoir pu soutenir une si belle entreprise ; & , sans se borner à des louanges stériles, il fit compter une somme considérable à Barthelemi, en le pressant de rejoindre Colomb, & de s'associer à ses travaux.

L'espoir d'accompagner l'Amiral fit voler son frere en Espagne ; mais il arriva trop tard : Isabelle & Ferdinand le reçurent avec les égards que leur inspiroient encore les premiers moments d'enthousiasme, & le chargerent même de conduire trois vaisseaux à leur nouvelle possession.

Ce second frere étoit nécessaire à Colomb, pour fortifier son ame contre toutes les peines qui la dévorioient. Vaincu par la famine, occupé sans cesse à concilier les colons qu'il avoit transportés, il falloit encore soutenir la guerre contre les Indiens. Deux cents hommes, vingt chevaux & trente chiens, eurent à combattre cent mille hommes, & en furent vainqueurs.

Colomb dut gémir, sans doute, des droits que donna cette victoire sur un peuple sans défense. L'Indien, soumis, fut imposé à une taxe en or & en coton, qu'on le força de payer tous les trois mois. Cette rigueur n'étoit pas dans l'ame de Colomb, & s'éloignoit de ses principes de clémence ; mais les mutins qu'il avoit renvoyés en Espagne, Margarita, le pere Boyl, étoient des enne-

mis dont il falloit triompher. On l'accusoit de tous les crimes, pour venir les commettre à sa place. Un Archidiacre de Séville, Fonséca, aussi haineux, aussi vain qu'ignorant, étoit chargé des affaires de l'Inde, & ne pardonnoit à personne la supériorité que tout le monde avoit sur lui. Colomb ne se connoissoit qu'un défenseur à la Cour; l'avarice du Souverain : la satisfaire, étoit prouver son innocence. Il tenta ce moyen, & ramassa, pour Ferdinand, une immense quantité d'or.

L'infortuné n'avoit que trop bien prévu les injustices qu'on lui préparoit à la Cour : un Commissaire étoit déjà nommé pour aller s'instruire de sa conduite, le juger dans ce monde nouveau, dont l'Espagne lui devoit la possession; & ce fut à un Valet de Chambre

du Roi, que cette mission fut confiée. Une haine active pour Colomb devoit, sans doute, mériter cette place : aussi Aguado, doué de l'audace d'un parvenu, ne s'occupa qu'à animer les Espagnols & les Indiens contre leur chef. L'Amiral sentit vivement l'outrage, mais sut le dévorer; & pour abréger sa honte, il résolut d'aller chercher un juge plus convenable auprès de Ferdinand. Barthelemi fut chargé, pendant son absence, de gouverner la colonie; il associa Roldan à son autorité; confiance dangereuse, & qui devint la source de tant de malheurs.

L'expérience n'avoit pas encore calculé ce qu'il falloit de temps & de provisions pour ces nouveaux trajets d'Amérique en Espagne; aussi l'épuisement des vivres étoit presque toujours

un inconvénient de ces voyages. Celui-ci n'en fut pas exempt : il fallut se réduire à six onces de pain par jour ; & l'Amiral en donna l'exemple le premier. Mais on s'étoit tellement accoutumé à regarder les Indiens comme un bétail , que tout l'équipage vouloit que , sans différer , on mangeât ceux qui étoient à bord : les jeter au moins à la mer , pour épargner les vivres , étoit le parti modéré où s'arrêtoient le peu d'Espagnols qui se piquoient d'humanité. C'est alors que celle de Colomb se fit connoître : il ne balança point d'exprimer l'horreur qu'un pareil dessein lui inspira ; & l'autorité dont il craignoit d'user pour ce qui l'intéressoit lui-même , il sut l'employer à réprimer ces idées féroces qu'il faut s'empresse d'attribuer au désespoir.

Son retour précipité déconcerta ses ennemis ; mais lui-même fut étonné de ne point trouver les Rois à Burgos. Ferdinand faisoit la guerre aux François dans le Roussillon. L'hymen malheureux de l'Archiduc Philippe & de l'Infante alloit se terminer , en Flandre ; & les préparatifs du voyage de sa fille occupoient Isabelle à Loredó : elle devoit y rester jusqu'au départ de l'infortunée Jeanne , si connue dans l'histoire par les malheurs de son amour pour un époux trop indifférent ; c'est elle qui , née près du trône , sut aimer jusqu'à la démence : quoi de plus touchant , par sa cause , que l'égarément même de son esprit ?

Les succès de Philippe en Espagne , sa prompte absence que la jalousie de Ferdinand sut ménager , sa bonne foi

en Italie, sa grandeur d'ame en France, son retour glorieux dans ses États, où Louis XII le fit conduire avec honneur, tant de qualités brillantes servoient d'aliment à la passion d'une épouse; mais les obstacles qu'on oppoisoit sans cesse à son juste desir de rejoindre l'Archiduc en Flandre la plongèrent dans un chagrin violent, & décidèrent son infortune. Elle résolut, à peine relevée de couches, & dans la saison la plus rigoureuse, de se rendre à Gand, sans suite, sans déguisement, & d'entreprendre, à pied, ce pénible voyage. Dans son délire, elle s'efforçoit, en plein jour, de sortir de la forteresse de Médina del Campo: rien ne pouvoit la retenir; il fallut, après avoir épuisé toutes les remontrances, lever le pont qui fermoit la citadelle. Alors on ne put la décider

à rentrer dans son appartement: exposée aux injures de l'air, elle prenoit, près du fossé qui l'arrêtoit, le peu de nourriture qu'à force d'instances on l'engageoit d'accepter. L'état cruel de sa mere, dont la fin approchoit, ne pouvoit même la distraire. Sans cesse inondée de larmes, le nom de son époux étoit le seul qu'elle sût prononcer; & pour obtenir de le rejoindre, elle s'abaïsoit aux plus humbles prieres. On y céda, mais trop tard; le coup étoit porté: & de retour dans ses États avec l'Archiduc, il fut contraint de la reléguer au château de Mucientès.

Là, sa démence avoit le caractère d'un profond abattement; mais, lorsque les jours de Philippe furent menacés, elle sortit de sa langueur & lui prodigua tous les soins de l'amour: l'effroi

rappella sa raison. Pendant les six jours qui terminèrent la vie de son époux, aucun prétexte ne put l'en séparer un moment. A peine fut-il expiré, les accès devinrent terribles : elle s'attachoit à son corps, & long-temps on essaya vainement de l'en arracher. Quoiqu'en ceinte, on ne put la résoudre aux ménagements qu'exigeoit son état. Elle ne sortit de l'espece de tombeau où elle s'étoit reléguée, que pour aller à la Chartrreuse de Mira-Flore implorer Dieu pour l'Archiduc. Un drap noir, des plus grossiers, uniquement retenu par une ceinture, la couvroit de la tête aux pieds. Elle faisoit ouvrir la tombe de son époux, & sans proférer une parole, réduite même à l'impossibilité de verser une larme, son bonheur étoit de contempler une cendre inanimée.

Elle prit en horreur la ville de Burgos, où venoit d'expirer l'Archiduc, & déclara qu'elle ne vouloit plus l'habiter. Son départ sembloit une fuite ; & dans le désordre du désespoir, elle ignoroit elle-même où elle vouloit aller. L'unique objet de ses soins fut le cercueil de Philippe : elle le fit enlever. Entourée de flambeaux, la litiere qui le renfermoit s'avançoit à pas lents devant elle ; & son voyage étoit une pompe funebre. Elle marcha jusqu'à ce que la nature exigeât un repos : à la pointe du jour, on s'arrêta près d'un monastere. On se préparoit à y déposer ces précieux restes : elle sut que des femmes l'habitoient ; ce voisinage lui parut une profanation : la mort même n'avoit pas suspendu sa jalousie. Il fallut camper, & marcher jusqu'à l'Eglise de Torquemada.

Les douleurs de l'enfantement l'obligent de s'arrêter dans ce malheureux bourg : la Cour, le Conseil, s'y établirent ; & dénuée de tout secours, elle accoucha d'une Princesse qui pensa lui coûter la vie. Ni les incommodités de toute espece, ni les dangers d'une épidémie dévorante, ne purent l'éloigner de ce lugubre séjour. Bientôt l'Eglise de Torquemada ayant été endommagée par les flammes, l'infortunée Jeanne ne voulut s'en rapporter qu'à elle du soin affidu de garder l'ombre de son époux : il fallut transporter le cercueil dans la chambre même qu'elle habitoit ; & jusqu'à sa mort, cet aspect mélancolique entretint sa douleur & sa folie attendrissante. C'est elle que les malheurs de Colomb auroient intéressée, si l'amour de Philippe eût conservé sa raison,

Quelle Souveraine, si le bonheur de ses peuples eût été l'objet de sa vive sensibilité !

Dès qu'Isabelle eut achevé les préparatifs de ce triste hyménée, ou plutôt de ce sacrifice, elle fut bientôt de retour à Burgos. Ferdinand ne tarda pas à l'y joindre. Ses revers dans le Roussillon, & sur-tout, des projets communs de conquête, venoient de le réconcilier avec son ennemi. Il se dispoisoit à partager avec lui le royaume de Naples, quand la mort inattendue de Charles VIII suspendit les négociations & les hostilités, & ramena Ferdinand près d'Isabelle.

Colomb se rendit à la Cour, avec la confiance d'un homme irréprochable, & cette tranquillité modeste, heureux partage de la vertu. Les richesses qui l'ac-

compagnoient, l'or, les perles qu'il offrit, justifient pleinement sa conduite; & sur les preuves qu'il donna de pouvoir tous les ans renouveler ses tributs, Ferdinand & Isabelle le traiterent d'une maniere si distinguée, que ses ennemis confus se virent contraints au silence. Mais la haine sourde n'en est pas moins active: elle parvint à persuader aux Rois que les pouvoirs accordés à Colomb, dans son nouveau monde, étoient immodérés. On commença, dès-lors, à les affoiblir. On supprima plusieurs de ses droits, que l'on voulut remplacer par des titres: celui de Marquis fut offert à Colomb, & en fut rejeté.

L'espoir d'un troisieme armement lui tenoit lieu de récompense; mais aux lenteurs espagnoles se joignoit encore l'animosité du Ministre de l'Inde, de l'Ar-

chidiacre Fonséca: son aveugle industrie s'appliquoit toute entiere à traverser Colomb dans ses entreprises. L'Amiral prévoyoit à quels délais il devoit s'attendre. Il supplia, du moins, qu'on envoyât des secours à sa colonie: une année entiere se passa sans les obtenir.

On sentit, pendant cet intervalle, qu'il falloit, avant tout, donner un modele de gouvernement aux nouveaux établissemens qu'on fonderoit dans la suite; & pour rendre solide celui qu'on avoit déjà formé, les Rois ordonnerent que l'on y transportât des artisans de différents métiers, & de leurs Sujets de tous les ordres, médecins, charpentiers, laboureurs, musiciens, moines même. Le nouveau monde fut ouvert à tous les états: mais l'édit des Rois exceptoit formellement les procureurs

& les avocats, de crainte, je ne fais que rapporter ses termes, « de crainte que la chicane ne s'introduisît avec eux dans ces pays éloignés où elle n'avoit pas été connue jusques-là. »

Deux ans s'écoulerent avant que la petite escadre que devoit commander l'Amiral fût en état de le transporter; & peut-être ne l'eût-elle jamais été, si Fonséca n'avoit obtenu l'évêché de Badajos, & quitté, pour ce nouveau poste, le département de l'Inde qu'il occupoit: il fut heureusement confié à l'un des compagnons du Vice-Roi; & l'armement ne fut plus retardé. Colomb eut cependant l'amertume de se revoir, avant son départ, dans la dépendance de son ennemi: Fonséca venoit de reprendre sa place. Mais enfin, avec six vaisseaux, l'Amiral entreprit un troisième voyage.

La moitié de sa modique flotte se rendit en droiture à l'Espagnole: lui, des isles du Cap-verd, s'avança vers le sud, & chercha les vents invariables qui soufflent entre les tropiques. Cette marche le conduisit à cinq degrés de la ligne: mais les violentes chaleurs de ces parages jetterent l'épouvante parmi les Espagnols; ils se persuadoient que leurs vaisseaux alloient s'enflammer. Leurs craintes, & les tourments d'une goutte obstinée, décidèrent Colomb à regagner le nord. Il s'approcha des isles Caraïbes; & le cri de *Terre* se fit bientôt entendre. On reconnut la *Trinité*. L'étonnement fut extrême de trouver l'eau douce au milieu de ces mers. Ce léger prodige avoit une cause naturelle dans les courants impétueux de l'Orénoque. L'étendue de cette riviere & sa rapidité

furent conjecturer à Colomb qu'elle devoit prendre sa source dans une terre immense : cette juste observation ne lui permit plus de douter qu'il touchoit à l'heureux moment de voir le premier de ses vœux accompli. Il suivit la côte , descendit à plusieurs golfes ; & le continent fut enfin découvert.

Son imagination exaltée s'enivroit de ce nouveau triomphe : il croyoit avoir pénétré jusqu'aux bornes du monde. La beauté de ce climat , le calme , la richesse de cette terre inculte , le jettoient sans cesse en extase. Dans l'excès de sa joie , il s'obstinoit à reconnoître en ces lieux le *Paradis terrestre* , & se persuadoit qu'on devoit à son courage de l'avoir reconquis : mais les flots devinrent si bruyants , par le combat de l'Orénoque & de la marée , ses vaisseaux

furent tellement engagés dans des rochers sans nombre , que son pressant danger dissipa toute illusion , & le ramena bientôt à la vérité. Le naufrage dont il s'étoit vu menacé lui fit , par un excès contraire , donner à ce golfe rempli d'écueils le nom de *Gueule du dragon* , qu'il conserve encore. Il s'arrêta dans quelques isles voisines , que la pêche des perles rendoit intéressantes : la plus considérable fut nommée *la Marguerite*. Il eût désiré profiter de cette nouvelle source de fortune ; mais le mauvais état de ses vaisseaux ne lui permit pas un plus long séjour , & le contraignit de regagner l'Espagnole.

La colonie avoit transporté son établissement à la côte du sud. Une ville nouvelle étonna Colomb à son retour. De toutes celles que ces climats ont vues

s'élever, il n'en est pas une qui ne doive son origine à l'injuste droit du plus fort; celle-ci peut-être est la seule qui ne présente pas une propriété criminelle. Saint-Domingue, dont l'isle entière a pris le nom, doit sa naissance au libre hommage de l'amour.

Un jeune Aragonois, que la loi de l'honneur avoit rendu coupable de la mort d'un ami, vivement troublé de ce meurtre, s'étoit enfoncé dans l'épaisseur des bois: là, marchant sans dessein, égaré par sa douleur, un sentier qu'il suivit au hasard le conduisit à la mer. Il côtoyoit tristement ses bords, quand il se vit arrêté par l'embouchure de l'*Ozama*. La rive du fleuve étoit habitée par une bourgade indienne; une femme y commandoit: elle reçut l'Espagnol avec bonté. Sa tristesse, son jeune âge, l'inté-

resserent à son sort: elle s'empressa de le retenir auprès d'elle. Cette affection, qu'un premier moment fait naître, ne tarda pas à devenir plus vive; & malgré les horreurs dont ses pareils s'étoient rendus coupables, tout fut oublié pour l'amour: le jeune Européen fit aimer la nation entière. Elle le pressa d'engager les Espagnols à s'établir dans cette contrée, & ne voulut que la main de son amant pour prix des terres immenses qu'elle possédoit. Cette offre devoit être acceptée sans peine. Barthelemi fut instruit, & se rendit auprès de la généreuse Indienne. L'accueil le plus honorable confirma ce qu'il en attendoit. Il reconnut aisément l'avantage de cette position: un ciel pur, une terre féconde, un port sûr & commode, & sur-tout le voisinage des mines, décidèrent bientôt le frere de l'A-

miral : le plan de la ville fut tracé ; & Saint-Domingue reçut, en peu de temps, presque tous les habitants d'*Isabelle*.

Colomb, en débarquant, alla chercher son frere dans cette nouvelle & vaste habitation : mais, loin d'y rencontrer la joie que devoit causer cette conquête pacifique, il trouva les Espagnols en guerre ouverte, & son frere prêt à combattre Roldan. Deux fois ce chef de la justice avoit conçu le projet d'assassiner Barthelemi. Meurtre, empoisonnement, tous les crimes sembloient déjà naturalisés dans ce nouveau monde. Aussi, le temps que l'Amiral destinoit à poursuivre ses découvertes, il fallut l'employer à de fausses réconciliations. Colomb s'efforça de ramener Roldan par la douceur, lui rendit sa place pour y parvenir, & calma les esprits, en dis-

tribuant des terres. Les Indiens furent classés, par districts, & forcés de cultiver les possessions de leurs nouveaux maîtres : ce fut par cette oppression, qu'il fallut payer aux Espagnols mêmes & leur concorde & leur tranquillité. Pour la cimenter, Colomb s'assura des plus mutins, & les fit passer en Espagne. Au journal de son voyage il joignit le détail des troubles de la colonie, & nomma leurs différents auteurs : mais Roldan, effrayé de son crime, se hâta d'accuser Colomb pour se justifier ; & ce qu'on voudroit ne pas croire, ce fut à l'apologie du coupable, que toute confiance fut accordée.

C'étoit peu que la haine & l'envie s'occupassent à détruire Colomb à la Cour des Rois : l'univers devint complice de leur ingratitude. La gloire d'a-

voir enrichi la terre d'un nouveau monde lui fut disputée : on reconnut, pour son rival un simple compagnon de cet *Ojéda*, qui lui-même n'approcha de St. Domingue qu'au troisieme voyage de l'Amiral, & n'y descendit que pour s'en faire honteusement chasser. Uniquement guidé par les cartes de Colomb, & son propre journal que le perfide Ministre des armemens avoit livré, ce Florentin, qui n'avoit suivi que la route du hardi Génois, & n'avoit abordé qu'aux mêmes terres, osa publier, à son retour, une relation de ses voyages, qu'il donna pour des découvertes. Son ouvrage fut lu & persuada. C'est à cette preuve de l'empire des lettres, qu'il faut reconnoître combien elles sont nécessaires à la puissance, puisque la gloire même a besoin de leur secours : elles seules ont

enfin remis le fourbe à sa place ; mais alors, plus connu par son livre, que Colomb par ses travaux, Améric parvint, un instant, à l'éclipser : aujourd'hui même encore, l'habitude d'une injustice a prévalu contre la vérité. Le nom de l'imposteur est resté seul au nouveau monde ; & la petite isle de Saint-Christophe, obscurément honorée de celui de Colomb, est l'unique monument qui rappelle son souvenir.

Mais les mutins que l'Amiral avoit renvoyés en Espagne, loin d'y subir le châtement qu'ils méritoient, soulevoient toutes les puissances contre lui, & le poursuivoient avec rage : cinquante des plus acharnés se rendirent à Grenade, où la Cour se trouvoit alors. Là, sous les dehors d'une misere affectée, ils intéressoient la crédule pitié du peu-

ple, accusoient Colomb du refus de leur paie, & peignoient leur détresse comme la moindre de ses cruautés. La rumeur étoit générale, & la présence des Rois ne pouvoit la calmer. Dès qu'Isabelle ou Ferdinand paroissoit en public, ces forcenés entouroient leurs voitures, les accabloient de mémoires, de plaintes, de cris; & les fils de l'Amiral qui les accompagnoient étoient sans protection contre leurs insultes.

« Les voilà, s'écrioient-ils, les voilà les
« fils de ce traître qui a découvert des
« terres nouvelles pour y faire périr
« toute la noblesse de Castille! »

L'indigne Archidiacre animoit ces fourdes menées; & la gloire que l'Espagne devoit à Colomb ne le défendoit qu'à peine dans l'ame intéressée de Ferdinand. Les soins que l'Amiral avoit dû

prendre pour pacifier la colonie l'avoient uniquement occupé: il n'avoit pu faire passer à ce Prince autant de richesses que sa cupidité en attendoit: son ressentiment fut sans bornes. La Reine elle-même ne résista plus: Isabelle, qui s'étoit indignée qu'on eût permis à ses Sujets d'amener quelques Sauvages en Espagne, & qui nommoit ce consentement un attentat au premier bien de l'homme, un outrage à la liberté, Isabelle osa, dans ce consentement seul, trouver un prétexte atroce pour attenter elle-même à la liberté de son bienfaiteur. Qu'il est foible dans les Cours, le grand homme absent qui n'a pour lui que sa vertu! Colomb fut bientôt condamné.

Bovadilla partit pour Saint-Dominique, avec ordre d'examiner la conduite

de l'Amiral, & de prendre sa place, si les reproches qu'on lui faisoit étoient fondés. Hélas ! son crime existoit dans l'intérêt de l'en convaincre. Aussi des scélérats chargés de chaînes, & déjà condamnés, revirent le jour pour déposer : leur grace fut le prix du parjure ; & par une révolution inouïe, des accusés convaincus devinrent témoins contre leur juge. L'apparente régularité de cette procédure fut le dernier excès de l'infamie. Quelle honte que ce respect supposé pour la justice, qui ne s'appuie de son nom que pour la profaner, n'emprunte d'elle que l'obscurité de ses formes pour l'outrager dans les ténèbres, l'associer au crime, & donner à la vengeance les loix pour complices ! Ah ! quand le pouvoir ne rend pas vertueux, il est moins lâche d'être injuste à force

ouverte. C'est ainsi, du moins, que Bovadilla sut commencer.

Colomb étoit absent. La suite des troubles dont la Conception étoit le centre l'avoit appelé dans cette ville ; & Diegue, en ce moment, commandoit à Saint-Domingue. Dès qu'il fut instruit de l'approche de deux caravelles, qui, par un gros temps, s'efforçoient de gagner le port, sa joie fut extrême : il se persuada qu'elles amenoient à l'Amiral celui de ses fils qu'il avoit demandé, & ne différa pas d'aller au-devant d'elles avec un Pilote qui sût les conduire. Ses cris répétés appelloient le jeune Colomb ; ses regards cherchoient son neveu : il frémit de ne trouver qu'un juge.

Bovadilla voulut, sans s'expliquer, passer la nuit à son bord : au point du

jour il en descendit, & somma Dom Diegue de lui rendre la citadelle. Sur son refus il en força les portes, le fit arrêter, publia ses patentes, ouvrit les prisons, &, sans autres formes, s'empara de la maison de l'Amiral, saisit ses papiers, le peu de richesses qu'il trouva, le traitant, d'avance, comme un criminel déjà condamné. Ce fut après ces excès qu'il songea seulement à s'appuyer de l'information la plus inique, cita Colomb à son tribunal, & lui fit porter l'ordre signé des Rois.

A leurs noms, Colomb indigné n'hésita point à se soumettre : il conçut aisément ce qu'une telle injustice ajoutoit à sa gloire, & mit sa grandeur à se livrer lui-même. Le caractère impétueux de Barthelemi lui étoit connu ; il savoit ce qu'un esprit aussi emporté hasarde-

roit de démarches violentes : il résolut de se priver de cette ressource ; &, dans une lettre aussi noble que touchante, il supplia son frere, au nom de l'amitié, d'imiter sa modération, &, comme lui, de se fier à son innocence.

De retour à Saint-Domingue, l'Amiral voulut se présenter devant son juge. Mais, sans daigner l'entendre, sans le voir seulement, Bovadilla le fit charger de fers & traîner au fond d'un navire, sous la garde d'Alonzo de Valejo. Colomb soutint ce revers avec la fermeté de toute sa vie. Ses deux freres eurent le même sort. Tous trois se virent livrés aux outrages de la plus vile populace ; & bientôt un arrêt de mort fut prononcé contre eux : mais la haine manqua d'audace ; elle frémit du crime, & n'osa l'exécuter. Ainsi jugés, on se contenta de les

envoyer en Espagne ; & par un raffinement de cruauté bien rare, on les enferma sur trois vaisseaux différents.

Que la vertu est incorruptible, puisqu'au milieu de tant de scélérats le cœur d'un homme juste a pu la conserver sans crainte ! Noble Alonzo, nom chéri qu'il faut bénir & révéler, des larmes sont le premier hommage que ta conduite sait m'arracher ! C'est à lui que fut remis le plus illustre des captifs. A peine eut-il levé l'ancre, qu'avec respect il s'approcha de l'Amiral, & voulut briser ses fers : « Non, s'écria Colomb, j'irai jusqu'aux pieds des Rois montrer les fers que je porte : c'est eux qui m'en ont fait charger ; ils ne tomberont qu'en leur présence. »

Un temps toujours favorable rendit la traversée très courte. Le peuple, inf-

truit du retour de Colomb, le nommoit encore le génie tutélaire de l'Espagne, & s'empressoit à sa rencontre. On le tira de son vaisseau : il parut, mais courbé sous le poids des chaînes. Un soulèvement général, des cris, des larmes, un profond silence, un bruyant murmure, tous les signes de l'indignation se succédèrent à son aspect ; & les premiers mouvements du peuple servirent de vengeance à Colomb & de leçon à ses tyrans.

Mais ce châtement intérieur auquel on ne sauroit échapper faisoit bientôt Isabelle & Ferdinand. Tous deux furent pénétrés de honte, autant que les flatteurs laissent la honte approcher des Rois ; tous deux s'efforcèrent de réparer, auprès de Colomb, les cruautés de leur ingratitude : mais l'ingratitude est

irréparable ; l'ame sensible qu'elle a déchirée ne guérit plus de ses blessures. La vengeance même ne fait point oublier ses torts : le plaisir de les pardonner n'en soulage qu'à peine ; & les ingrats seuls peuvent s'en consoler. Sa vie entière fut empoisonnée de ce souvenir. L'aspect de ses chaînes le nourrissoit sans cesse. Il ne vouloit plus s'en séparer : par-tout on les voyoit suspendues dans la chambre qu'il habitoit ; & sa dernière volonté fut qu'on les enfermât près de lui dans sa tombe. Mais le besoin de gloire dont son ame étoit tourmentée ne pouvoit permettre à Colomb de se livrer au repos : l'inaction lui donnoit le temps de sentir ses peines ; & de toutes celles qui l'affligoient , elle étoit la plus vive & la plus réelle. Il regardoit les Rois avec cette pitié qu'on a pour la

foiblesse ; & loin de se laisser abattre par leur injustice , il ne vit plus en elle que le trop simple effet du poste dangereux où le sort les avoit placés : il les jugeoit moins coupables qu'à plaindre ; & l'infortune de leur puissance lui paroissoit aussi sacrée que le plus grand malheur.

Pénétré de ces sentiments , Colomb ne songea plus qu'à ce qu'il se devoit à lui-même : la générosité fut sa loi. Il offrit encore de s'exposer pour ces ingrats aux dangers d'un quatrième voyage , de retourner au continent , & de chercher , par quelque détroit qui conduisit à la mer du sud , à pénétrer , en moins de temps que les Portugais , aux riches contrées des Indes orientales.

En l'opprimant , on eut la bassesse d'accepter ses services : on lui promit des secours ; & quoiqu'il ne dût cet espoir

qu'au desir pressant de l'éloigner, il ne parvint qu'après mille obstacles à compléter l'armement de quatre vaisseaux, que le seul intérêt des Rois lui avoit fait obtenir.

Les cruautés dont Bovadilla se rendit coupable, à Saint-Domingue, le firent bientôt rappeler. C'étoit le moment de rétablir Colomb dans ses droits; les Rois l'avoient promis: Ovando lui fut préféré. Mais, dans la crainte que l'Amiral indigné n'abandonnât des projets dont les Rois sentoient l'importance, on lui fit entendre que les provisions du nouveau Gouverneur n'étoient accordées que pour deux ans; & par une fausseté dont Ferdinand seul étoit capable, ce Prince, dans une lettre écrite de sa main, s'empressa de lui renouveler pour l'avenir ces anciennes promesses qu'il vio-

loit à l'instant même: Ovando partoît, revêtu des honneurs qu'il ravissoit à l'Amiral. Colomb, satisfait de sa propre estime, se hâta de consacrer ses travaux à la gloire des Rois, & de leur donner, par de nouveaux succès, de nouveaux moyens d'injustice. Il s'approcha de la côte d'Afrique, offrit ses secours aux Portugais contre les Maures, reconnut la grande Canarie, & fut bientôt à la Martinique.

Ce fut dans les bois de cette île, qu'attiré par un bruit confus de chants & de cris, il pénétra dans une cabane assez vaste, où des Sauvages, rassemblés en foule, étoient prosternés devant une figure informe. Le *Cémi*, c'est le nom de l'idole, s'exprimoit dans la langue du pays, & d'une voix courroucée. Ce phénomène effrayant pour les Sauvages

ne parut aux Espagnols qu'une supercherie coupable. Indignés de l'imposture & curieux de la découvrir, tous à la fois s'arment d'audace, & le grossier simulacre est brisé sur l'autel. Alors on apperçut un long tuyau, qui, de l'intérieur de l'idole, s'étendoit sous la terre en dehors de la cabane : par ce conduit, un Indien, caché sous des feuillages, faisoit, à son gré, parler le Dieu son complice; & les menaces du Prêtre exigeoient de ces infortunés les tributs les plus onéreux. C'est ainsi que l'avarice religieuse a devancé par-tout & retardé la civilisation. On livra le fourbe aux insulaires qu'il trompoit; & satisfait du premier hommage que la vérité venoit d'obtenir sur ces bords, Colomb ne tarda pas à se rembarquer.

Dès qu'il fut en mer, il s'apperçut,

avec douleur, qu'un de ses vaisseaux étoit fortement endommagé : la proximité de Saint-Domingue devoit, sans doute, le rassurer; il se hâta d'y chercher des secours. Mais, dans cette isle, soumise encore à son pouvoir, où celui d'Ovando n'étoit que passager, où la promesse des Souverains devoit le rétablir dans ses droits, dans cette isle qu'on devoit regarder comme sa création, que lui seul avoit peuplée d'Espagnols, il éprouva de leurs cruautés ce que jamais il n'eût craint des Sauvages qui l'habitoient. C'est à Colomb qu'on osa défendre d'en approcher. Voisin du naufrage, il n'obtint pas même l'asyle qu'en temps de guerre on accorde à son ennemi. On lui refusa l'entrée du port.

Colomb ne répondit à cette atrocité, que par la vengeance des ames nobles,

par un bienfait. Sa longue expérience lui faisoit connoître, à des signes certains, que des tempêtes violentes alloient régner sur ces mers. Une flotte considérable, & chargée de richesses immenses, partoit à l'instant pour l'Espagne : il instruisit Ovando de ses remarques, du danger qui menaçoit la flotte, & lui conseilla de ne la point laisser appareiller. On reçut avec mépris sa généreuse prédiction ; mais bientôt on la vit justifiée. Vingt-un vaisseaux furent engloutis : hommes, richesses, tout disparut. Ce que les loix auroient dû faire, un prompt naufrage l'exécuta. Bovadilla, Roldan, les persécuteurs de Colomb, tous ses ennemis périrent. On avoit, de dessein prémédité, chargé les débris de sa fortune sur le plus foible & le plus délabré des navires : il fut ref-

pecté de la tempête ; & cette justice du sort ne peut que se comparer au bonheur fabuleux de Simonide.

Colomb avoit gagné la Jamaïque : on fut un an sans être instruit de son sort. Dès que ses premiers soins l'eurent mis à l'abri des tempêtes qu'il avoit su prévoir, il s'efforça de réparer ses vaisseaux, & s'exposa, malgré leur désordre, à poursuivre ses découvertes. L'isle de *Guanaja* fut la première terre qu'il aperçut. Douze lieues le séparaient encore du continent, lorsque dans un canot on distingua des Sauvages : il s'en empara. Leurs gestes exciterent l'Amiral à continuer ses recherches ; & bientôt il se trouva dans le golfe de *Honduras*.

Faut-il donc que, dans les plus hautes entreprises, on reconnoisse toujours ce qu'un funeste hasard a d'influencé, &

qu'aux plus foibles circonstances soit attaché le succès des plus grands évènements ! Quels regrets pour Colomb, si jamais il eût pu savoir de quels pays il approcha, & de quelle route il osa s'éloigner ! S'il eût tourné vers l'ouest, la riche côte d'*Yucatan* le conduisoit au Mexique; & lui seul eût encore devancé la gloire éternelle de *Cortès*. Mais ce passage qu'il vouloit s'ouvrir dans la mer du sud, ce détroit qu'il s'obstinoit à chercher, l'égara sans retour, & le priva pour jamais d'un avantage dont il fut le maître un instant. Il descendit à l'est, & depuis le cap de *Gracias-à-Dios*, il côtoya le continent jusqu'à *Porto-bello*.

De tous les peuples qu'avoit fréquentés l'Amiral, ceux de ces contrées étoient les plus aguerris. Les arts mêmes ne leur sembloient point étrangers. L'étonne-

ment fut extrême à l'aspect d'un palais de bois, couvert de cannes, & d'une immense étendue. Plusieurs tombeaux s'élevoient dans l'intérieur : on y trouva des corps desséchés & enveloppés d'une toile de coton très-fine; mais, sur-tout, on remarqua l'un d'eux, entouré de parfums, d'une gomme semblable à la myrrhe, & parfaitement embaumé. Une espece de peinture, qui devoit être le portrait du mort, étoit au-dessus de lui suspendue contre le mur. Des caracteres inconnus environnoient la tête: des figures d'animaux sauvages remplissoient le fond du tableau; & le cadre étoit enrichi d'or, de pierreries, & d'autres matieres précieuses.

Pour mieux observer le pays, ses productions & les mœurs de ses habitants, Colomb s'avança dans les terres. Le site

lui parut si beau, qu'il forma le projet d'y laisser un établissement. Son équipage refusa d'abord de le seconder : mais l'abondance des mines qui se trouverent dans le *Véragua*, & la quantité d'or que pour les moindres bagatelles on recevoit des Sauvages, ramenerent les Espagnols à l'obéissance. La rive du *Betléem*, dont les eaux communiquent à la mer, parut à l'Amiral une position heureuse : il choisit cet emplacement, & chargea Barthelemi de commencer les travaux. Quatre-vingts hommes furent destinés à fonder cette colonie. Colomb se défit d'un navire en leur faveur, & ne songea plus qu'à porter en Espagne la nouvelle de sa découverte.

Mais les Indiens du continent n'étoient pas aussi faciles que ceux de Saint-Domingue ; ils n'attendoient que le

départ de la flotte, pour attaquer ces étrangers. Barthelemi fut instruit, & les prévint : le combat fut sanglant. Il s'empara de leur chef : mais le Cacique parvint à s'échapper ; & suivi d'un peuple innombrable, il tomba de nouveau sur les Espagnols, ruina leurs ouvrages, & secondé du secret terrible de lancer des fleches enflammées, il brûla leur habitation naissante.

La fin la plus sinistre menaçoit Barthelemi. Trop foible contre ces Sauvages, la fuite même n'étoit plus possible : son navire s'étoit brisé dans la riviere. Les orages continuels qui régnoient sur ces bords avoient submergé un second vaisseau de l'Amiral ; & , forcé de se tenir au large, depuis dix jours il ne savoit quel sort éprouvoit son frere. En vain il avoit essayé de faire passer à terre une de

ses chaloupes; les Indiens l'avoient prise, & avoient massacré les matelots qui la conduisoient. Toute communication se trouvoit interrompue. Un Espagnol eut la fermeté de se jeter à la nage, de gagner ainsi le continent, & revint effrayer Colomb des dangers de Barthelemi. La mer devint plus calme. On tenta, de nouveau, de renvoyer des chaloupes mieux armées: elles ramenerent enfin le peu d'Espagnols qui, par un courage sans exemple, avoient échappé aux barbares.

Les deux navires qui restoit à Colomb étoient si délabrés, que, loin de songer à retourner en Espagne, il s'estima très heureux de pouvoir gagner St. Domingue. Mais un nouvel orage vint l'assaillir, à la hauteur de Cuba: ses vaisseaux, qu'il ne pouvoit plus gouver-

ner, se heurterent si vivement & furent tellement endommagés, que le seul parti qui lui resta pour ne pas périr fut de s'échouer lui-même à la Jamaïque.

Jamais Colomb ne s'étoit vu réduit à cet excès d'infortune. Après un an de fatigues, de dangers & de maladies, avoir échappé vingt fois au naufrage, & tremblé de voir son frere égorgé, quand la nature, dont son courage avoit épuisé toutes les ressources, ne lui laissoit de force que pour chercher le repos, il fallut rentrer dans une carrière nouvelle & de misere & de trahison. Il étoit jetté dans une isle encore sauvage, sans vivres, sans secours, & dans l'impossibilité d'en demander à la seule colonie dont il pût en attendre. On venoit aisément de Saint-Domingue à la Jamaïque; mais, de cette isle à Saint-Do-

mingue, on avoit à combattre des vents continuels, qui, dans une foible chaloupe, rendoient le passage impossible. Cependant la même intrépidité qui se dévoua pour Colomb, à la *Véragua*, s'offrit encore à le servir, & voulut braver tout obstacle. Les Indiens de cette île étoient plus doux; ils fournirent des canots, & deux Espagnols entreprirent le voyage. L'un devoit instruire Ovan-do de la détresse de Colomb, & solliciter un vaisseau qui le délivrât: l'autre avoit l'ordre de se rendre de Saint-Domingue en Espagne, & reçut, pour les Rois, une lettre de l'Amiral: elle contenoit le détail de sa situation. Il imploroit leur justice, & leur mandoit « qu'à
« près vingt ans de dangers essuyés pour
« leur service, & tels que personne en-
« core n'en pouvoit citer de pareils, il

« ignoroit s'il possédoit une obole au
« monde, s'il avoit une maison qui pût
« lui servir d'asyle, & qu'il ne se con-
« noissoit d'assuré, que les chaînes qu'il
« avoit portées, & l'infamie dont elles
« avoient couvert son front. »

Suivis de quelques Indiens, les deux Espagnols étoient partis séparément: le succès couronna leur audace, & les réunit à Saint-Domingue. Le Gouverneur étoit absent. Le plus horrible massacre occupoit sa cruauté, dans le district de *Xéragua*. Des milliers de Sauvages, attirés sans armes par le faux appareil d'une fête, y périssoient sous ses yeux; les uns égorgés par ses satellites; les autres brûlés, par son ordre, au milieu d'un festin, dans la maison qui les rassembloit. Caciques, femmes, enfants, vieillards, nul n'étoit épargné. La flam-

me & le fer avoient dépeuplé cette province, quand Mendès & Fieschi vinrent y joindre Ovando. L'homme endurci par tant de meurtres devoit se montrer peu sensible au malheur de Colomb : il feignit de croire que ce récit n'étoit qu'une ruse pour obtenir la liberté de revenir à Saint-Domingue, & retint les deux Espagnols auprès de lui. Pendant huit mois, aucun secours ne partit pour la Jamaïque.

Ce délai barbare livra les compagnons de Colomb à la dernière extrémité. Les Indiens s'étoient lassés de fournir des vivres ; & bientôt on passa du désespoir à la fureur. Colomb, à qui rien n'échappoit, avoit calculé que, dans peu, la lune alloit éprouver une éclipse totale : on sait avec quelle adresse il annonça ce phénomène aux Sauvages,

les menaça de l'absence éternelle de cet astre, & profita de ce moyen pour les effrayer. Tous embrassèrent ses genoux, & se hâterent, par de prompts secours, d'appaier ces étrangers qu'ils croyoient en commerce avec les cieux. Mais quand la discorde eut séparé les Castillans, armé leurs bras contre eux-mêmes, & que leur imprudence eut montré qu'ils pouvoient mourir ; quand les Sauvages contemplèrent étendus sur la terre, sans mouvement & sans vie, ces hommes qu'ils croyoient immortels, le respect disparut, & la violence qu'ils éprouvoient sans cesse les éloigna sans retour. La faim, dans toute son horreur, affiégea de nouveau les Espagnols.

C'est alors que l'infortuné Colomb eut à répondre à une troupe effrénée de tous les maux dont il souffroit lui-

même. Il étoit mourant & couché dans les débris de son navire, où la mer le gaignoit de toutes parts. C'est là qu'un de ses compagnons, que Porras, sans pitié de ses douleurs, vint l'accabler de reproches, & s'avança pour le frapper. Barthélemi n'eut que le temps de se jeter entre son frere & ce furieux. Les mutins qui le suivoient excitoient son audace : ils vouloient, sans vaisseaux, sans moyens de leur en procurer, qu'on les conduisît en Castille : ce nom de Castille étoit leur cri de fureur. Colomb essaya plusieurs fois de se soulever & d'y répondre ; il commençoit à peine, qu'il retomba sans pouvoir achever. La rage & le délire étoient au comble. Enfin, les rebelles consentirent à s'éloigner : retirés dans l'isle, ils tomberent sur les Sauvages, & leur enleverent quelques canots. Saint-

Domingue étoit l'objet de leurs vœux : ils tenterent de s'y rendre ; mais des efforts timides ne leur procurerent que la honte de se rejeter au rivage.*

Cependant un desir curieux & féroce pressoit Ovando de s'assurer du sort de l'Amiral. Il fit passer à la Jamaïque un homme affidé, dont les crimes lui répondoient ; & , pour mieux insulter aux malheurs de Colomb, il chargea de ce message un complice de Roldan, condamné jadis à un supplice infâme. Escobar arriva la nuit, vit, un instant, l'Amiral, disparut comme une ombre, & ne laissa qu'une lettre, dans laquelle Ovando s'étoit contenté de lui donner des espérances.

Loin de calmer les Espagnols, cette apparition subite, ce prompt départ, anima leur fureur : ils s'écrioient que

l'Amiral, exilé par les Rois, devoit périr dans cette isle, & qu'on les réduisoit à y partager son sort. Ils se persuaderent que le meurtre de Colomb hâteroit leur délivrance; &, sans vouloir se charger du crime, ils animoient les Sauvages à le commettre: enfin, les Castillans s'y décidèrent, & furent bientôt en guerre ouverte. Barthelemi s'avança contre les rebelles, chercha Porras, le combattit, & le fit prisonnier. Sa défaite décida la soumission de son parti.

Le calme commençoit à renaître, quand le brave Espagnol qui, depuis dix mois, étoit retenu par Ovando, parut enfin avec deux navires, & délivra ses compagnons. L'Amiral fut bientôt à St. Domingue. On le combla d'honneurs, en apparence; mais tant d'égards n'étoient qu'un moyen caché de le veil-

ler de plus près. Le Gouverneur osa l'accuser de trop de rigueur envers Porras, lui disputa ses droits sur l'Officier qu'il commandoit, le força de remettre ce coupable entre ses mains; &, sous les yeux de son chef, le rebelle fut mis en liberté.

Dans ces lieux, témoins de son ancienne puissance, un tel affront parut plus sensible à Colomb, & l'affecta comme s'il ne l'eût pas prévu: il versa des larmes sur cette terre malheureuse, que tant de sang avoit inondée. Il savoit à quel abominable excès les Espagnols y pouvoient la férocité: il s'accusa de tous leurs crimes; il maudit sa gloire, & ne songea qu'à s'éloigner.

A la vue de Saint-Domingue, un ouragan nouveau brisa les mâts de son navire; mais la mort lui parut moins

affreuse que les secours funestes d'Ovando. Il quitta son bâtiment, le renvoya dans l'isle, & se fit porter sur le vaisseau de son frere. En peu de temps il descendit au port de *San-Lucar*. Son premier soin fut de se rendre à Séville.

Un nouveau malheur devoit y marquer son retour : il apprit la mort d'Isabelle. Ce dernier coup l'accabla : non que la Reine lui parût un bien sûr appui ; mais la haine, au moins, n'entroit pas dans ses injustices ; & sa vive émotion trahit assez ses remords, dans la dernière entrevue qu'en avoit obtenue l'Amiral. Il parut devant Ferdinand, & le somma d'accomplir ses promesses. Des réponses vagues amenèrent des propositions humiliantes ; & bientôt on lui fit assez connoître qu'on amusoit sa crédulité.

L'infortunée Jeanne, devenue Reine

de Castille, arrivoit dans ses Etats avec l'Archiduc son époux. Colomb osa penser que la fille d'Isabelle se feroit un devoir de réparer les torts de sa mere. Barthelemi fut député vers elle. On lui permit l'espérance ; mais Colomb ne fut pas même instruit du foible succès de ce voyage.

Blessé jusqu'au fond de l'ame, il ne pouvoit exister avec ses chagrins : il ne revit plus son frere ; & la mort, à cinquante-neuf ans, termina sa pénible carrière. Dans cet unique instant, Ferdinand parut se rappeler ses services : il voulut que le corps de l'Amiral fût, avec pompe, transporté de Valladolid à la grande Eglise de Séville ; & sur le marbre de sa tombe, il ordonna, sans rougir, que l'on gravât ce terrible aveu :
« Christophe Colomb donna un nou-

« veau monde aux royaumes de Castille & de Léon ». Ces mots accusateurs étoient le titre sacré qui devoit assurer aux enfants les graces promises à leur pere ; mais Ferdinand ne se souvint que dans une inscription , des bienfaits du malheureux Génois. Le Duc de Toledé se chargea seul d'acquitter la reconnoissance de son pays ; & , frere du puissant Duc d'Albe , il s'honora de donner sa fille au fils aîné de l'Amiral.

Diegue Colomb n'avoit pas craint déjà de s'adresser au Conseil du Prince , & de réclamer sa justice contre Ferdinand : le Sujet , à ce tribunal même , avoit triomphé du Souverain ; mais de quelle force étoit un arrêt que le Roi seul étoit le maître d'exécuter ? Le Duc d'Albe rendit tout facile : on ne put refuser au crédit du favori ce qu'on

dénioit au droit d'un bienfaiteur. Diegue , un instant , fut rétabli dans tous ses titres : l'intrigue avoit servi l'équité ; mais cette grace ne subsista que le temps nécessaire pour chercher à la rendre inutile , & constater le motif honteux qui l'avoit obtenue. Ferdinand devoit à son caractère d'être parjure à l'amitié même , ou , du moins , à son apparence. La gloire d'un sujet avoit toujours aigri son ame : il suivit sa haine ; & pour éluder sa promesse , la place de Viceroi fut supprimée. Sous le simple titre de Gouverneur , on permit au jeune Colomb de se rendre à Saint-Domingue. L'envie l'y persécuta comme son pere : on l'accusa de la mort de Nicuesa , qui périt au continent , & que ses compagnons avoient livré , dans une barque , à la merci des flots.

Ferdinand faïsit avec joie ce prétexte de plaintes : cependant il se contenta d'abord d'envoyer Barthelemi diriger le nouveau Gouverneur , & lui porter des reproches. Mais Rodrigue Albuquerque le suivit de près ; & l'autorité dont il fut revêtu força Colomb à quitter Saint-Domingue. Son oncle y reçut ses adieux ; ils furent éternels : Barthelemi mourut bientôt à l'Isle Espagnole. On venoit de lui concéder quelques terres ; Ferdinand eut l'infamie de les reprendre. Enfin , pour le bonheur du monde , la mort de ce tyran termina ses injustices. C'est de lui que disoit un Prince d'Italie : « Avant de compter sur « ses promesses , je voudrois qu'il jurât « par un Dieu auquel il crût ». Ce mot est l'histoire de son ame & de sa vie.

Charles-Quint parut d'abord hono-

rer la mémoire de Colomb , & daigna même appeller son fils au touchant plaidoyer de Las-Casas. Jamais cause plus belle n'avoit invoqué la sensibilité d'une grande ame ; jamais un plus sublime emploi n'avoit été commis à un mortel : un seul homme établi défenseur de la liberté d'une moitié du globe !

Diegue appuya , le premier , cette effrayante réclamation. Lui-même fut rétabli dans une partie de ses droits , mais avec un pouvoir encore plus limité que sous Ferdinand. Il repartit pour St. Domingue , & fut bientôt rappelé. Sans cesse accusé , jamais coupable , toujours forcé de se justifier , la grace de prouver son innocence lui fut à peine accordée. Deux ans s'écoulerent avant que les Juges qu'il venoit enfin d'obtenir eussent prononcé sur sa conduite. Elle fut ho-

norée, mais trop tard : il ne put jouir, ni du témoignage public qu'il attendoit, ni de la nouvelle qu'on reçut en Espagne de la mort de Passamonté, le seul auteur des vexations dont il eut à gémir. Les soins où l'entraîna le jugement qu'il poursuivoit avoient épuisé ses forces ; & chaque jour, une langueur mortelle amenoit son dernier moment. Il s'efforça de se rendre, en litiere, à la Cour de Charles-Quint : mais le voyage augmenta sa foiblesse ; & contraint de s'arrêter en route, il mourut, vingt ans après son pere, dans la ville de Montalvan.

Deux filles & trois fils étoient nés de son mariage avec la Duchesse de Toledé. Sa veuve & ses enfants le pleurerent, à Saint-Domingue où ils étoient restés. L'aîné, qui n'avoit, au plus, que six ans,

fut revêtu du vain titre de son pere, & n'héritage que de son infortune : à dix-huit ans, il vint en Espagne, se livrer, sans expérience, à la fourberie d'une Cour ingrate, & solliciter les graces qu'on devoit à son aïeul. On profita de sa jeunesse pour l'amener à un traité qui le dépouilla sans ressource : à peine il fut signé, que la mort, qui venoit d'enlever ses deux freres & sa sœur, le frappa lui-même à son tour. Il ne resta, de ce nom célèbre, que la jeune Isabelle, mariée, depuis deux ans, à Dom George de Portugal.

Le foible espace de soixante & treize années vit briller & s'anéantir cette race entiere, qui, malgré la persécution, & son origine presque inconnue, mérita, par l'éclat d'un seul homme, de s'élever à l'alliance des Rois. Cette fa-

108 PRÉC. HISTORIQ. &c.

mille illustre s'est éteinte dans une branche de la maison de Bragance, & n'a laissé d'elle, sur la terre, que le souvenir d'une grande gloire, & d'une plus grande injustice.

C O L O M B

DANS LES FERS;

A FERDINAND ET ISABELLE.



LORSQUE Colomb, chargé de chaînes, fut arrivé du Nouveau Monde, Ferdinand & Isabelle ne tardèrent pas à sentir combien cet événement devoit nuire à leur gloire : ils s'empresserent donc, pour réparer en quelque sorte une si cruelle injure, d'inviter l'Amiral à venir à la Cour, & lui envoyèrent une somme d'argent, sans le rétablir dans ses droits. C'est à cette invitation & à ce présent, que Colomb répond par l'ÉPIGRAMME suivante : *

NON ; gardez loin de moi vos impuissans regrets !
Je ne veux rien de vous, ni remords ni bienfaits :
Je ne veux rien de vous, Ferdinand, Isabelle ;
C'est à deux Univers que Colomb en appelle.
Quand le foible opprimé s'adresse en vain aux loix,
Le monde, en le jugeant, sait le venger des Rois.

* On a rétabli à l'impression un petit nombre de vers qui n'étoient pas dans l'Épître envoyée à l'Académie.

Oui, nos trois noms rivaux vivront dans la mémoire :

Craignez mon infortune ! elle sert bien ma gloire.

O Gène ! ô mon pays ! pourquoi, par tes refus,

As-tu de mes travaux repoussé les tributs ?

Je voulois, pour toi seule affrontant les tempêtes,

Du nom de Citoyen ennobler mes conquêtes ;

Je me croyois plus grand, si je l'étois pour toi.

Mais non ; de mon destin la rigoureuse loi

De revers inouis a marqué ma carrière.

Pour servir des ingrats, réduit à la prière,

Je n'ai pas eu le choix.... même d'un protecteur.

Dans Lisbonne, où l'hymen me devoit le bonheur,

Dans ces lieux adoptés par mon ame attendrie,

Je croyois, en aimant, retrouver ma patrie :

L'Envie & ses poignards ont menacé mes jours.

Pour de vastes projets mendiant des secours,

Et Venise, & l'Empire, & la foible Angleterre,

M'offroient des préjugés la crainte héréditaire ;

La France, dans l'effroi, sur un trône sanglant

Osoit, après un monstre, élever un enfant :

Par-tout je n'ai trouvé que des Princes timides,

Indolents pour la gloire, & de richesse avides ;

Et pour l'humanité plus honteux que surpris,

En approchant des Rois, j'ai connu le mépris.

Mais qui peut s'arrêter quand la gloire l'appelle ?

On nommoit Ferdinand, on vantoit Isabelle :

Au bruit de vos exploits facile à m'émouvoir,

Près de vous, bien trompé, je portai mon espoir.

Malheureux ! où le sort m'offroit-il un refuge !

Que d'affronts dévorés ! quels rivaux ! & quel juge !

De vos égarements un Moine adulateur,

Entre le crime & Dieu souple médiateur,

Forma de ses pareils un vil aréopage.

C'est là que l'ignorance insultoit mon courage.

Sous leur stupide orgueil il me fallut plier :

Mes projets devant eux vinrent s'humilier.

Né du sang le plus vil, étranger dans sa place,

Timide pour le bien, & fourbe avec audace,

Un Ministre jaloux, plus tyran que ses Rois,

De l'aveugle Dédain fit entendre la voix.

Son ordre m'éloignoit. Que n'ai-je été docile !

Qui donc m'a retenu dans ce coupable asyle,

Ce repaire sanglant, ces lugubres États,

Où regne un tribunal souillé d'affassinats ?

Là , j'ai vu dénoncer le frere par le frere ,
 La femme par l'époux , & le fils par le pere .
 Par-tout l'homme , avili sous le Prêtre imposteur ,
 Lui-même étoit forcé d'être son délateur .
 J'ai vu de ces bourreaux les Rois suivre la trace ,
 Des Rois , dont la présence a droit de faire grace ,
 Contempler ces forfaits d'un œil religieux ,
 Et le sang des Sujets regorger autour d'eux .
 Je fuyois . . . O Parès ! ami que je révere !
 Ami qui pour mes fils devins un second pere !
 Hélas ! entre eux & toi retiré dans Palos ,
 Consolant par les arts ces jours de mon repos ,
 Ne pouvois-je être heureux ? . . . Entraîné par ton zele ,
 Toi seul vins de sa gloire avertir Isabelle ;
 Et tu prouvas , du moins , à mon cœur abattu
 Que , même dans les Cours , on cede à la vertu .
 Oui ; que de vos bienfaits le récit vous flétrisse !
 Sans vouloir d'un époux fatiguer l'avarice ,
 Isabelle , c'est vous qu'on vit avec fierté
 Livrer ces ornements , trésors de la Beauté ,
 Ces perles , ces rubis , qui , pour un noble usage ,
 En vaisseaux transformés , servirent mon courage .

Grand Dieu ! quand fut les mers je bravois les complots ,
 Quand peut-être à jamais j'abandonnois Palos ,
 Qui me l'eût dit , hélas ! qu'oubliant votre ouvrage ,
 Vous-même à votre gloire oseriez faire outrage ;
 Qu'un jour qui de l'Espagne a fondé la splendeur
 Creuseroit sous mes pas l'abîme du malheur ?
 Oui , pour moi , le malheur a comblé la mesure ;
 Par-tout il m'a suivi ; les hommes , la nature ,
 Tout contre mes desseins paroïsoit révolté :
 Plus ferme dans l'obstacle , à tout j'ai résisté ,
 Des vents , que j'ai soumis aux voiles moins craintives ,
 L'effort féditieux m'entraîna loin des rives .
 J'ai courbé , le premier , sous le poids d'un vaisseau ,
 Les flots amoncelés d'un océan nouveau .
 J'ai vu , dans ces climats , obstinément rebelle ,
 Cet aimant conducteur être au pôle infidele .
 J'aurois , je l'ai senti , j'aurois , dans ce moment ,
 Contre moi réunis bravé chaque élément ;
 Mais , par les maux du cœur mille fois plus à plaindre ,
 C'est de mes compagnons qu'il me fallut tout craindre .
 Leurs cris tumultueux commandoient mon retour .
 J'implore , je menace , & promets tour à tour ;
 H ij

Rien ne les peut calmer : l'éclat suit le murmure ;
 La révolte , la plainte ; & le crime , l'injure ;
 Et , loin que mon courroux les force au repentir ,
 Je sus que dans les flots on devoit m'engloutir.
 Au-devant de mon sort je marche avec courage.
 « Eh bien ! vous le voulez , retournons au rivage ;
 « Et voisins du succès , par un lâche abandon ,
 « Des plus vils des humains méritez le renom !
 « Mais si mon sacrifice est digne d'un falaire ,
 « Si , même sans dangers , la gloire peut vous plaire ,
 « Je n'exige de vous ni travaux ni fecours ;
 « Je ne veux pour ma gloire obtenir que trois jours :
 « Vous reverrez Palos ». On cede à mon audace :
 L'obéissance alors me parut une grace.
 Mais déjà d'un soleil j'avois revu les feux ;
 Et mon œil inquiet n'osoit fixer les cieus ,
 Lorsque d'un bois flottant la mobile apparence
 Vint à mon cœur ému permettre l'espérance.
 Là , je remarque un fruit de sa tige échappé ;
 Là , du vol d'un oiseau mon regard est frappé :
 Un air calme , un ciel pur , chaque objet m'encourage ;
 Quand la nuit tout-à-coup éloigne le rivage.

Loin de céder encor , je veux , plus agité ,
 Arracher quelque indice à son obscurité.
 O transports ! une flamme errante & passagere
 Jette , par intervalle , une clarté légère.
 Non , de mes sens trompés ce n'est point une erreur ;
 Chacun la voit : j'appelle ; on vole avec ardeur ;
 En silence , & l'œil fixe , auprès de moi tout veille :
 On écoute. Un long cri frappe soudain l'oreille :
 Terre ! Terre ! Il redouble ; & , dans l'ombre emporté ,
 Ce cri par mille échos est au loin répété.
 O nuit que j'accusois ! nuit funeste , ... éternelle !
 Que du jour imploré l'attente fut cruelle !
 Je craignois qu'un instant ne changeât mon destin.
 Enfin mon œil devance un rayon incertain ,
 Le voit naître , le suit ; & la plus douce aurore
 Me confirme un bonheur dont je doutois encore.
 A l'aspect des climats où je marche en vainqueur ,
 L'Espagnol étonné rougit de sa fureur ;
 Des pleurs du repentir la révolte est suivie :
 Ceux mêmes dont la rage en vouloit à ma vie ,
 Qui proscrivoient mes jours , la veille , au même lieu ,
 M'entouroient en extase , & me nommoient leur Dieu.

Aux accents belliqueux des fanfares de guerre ;
 Sur la rive élançés, nous embrassons la terre ;
 Et d'un autre Univers étonnant le regard,
 J'y fis de la Castille arborer l'étendard.

Quoi ! j'ai pu dans ces lieux me souvenir d'un Maître !
 Aller chercher des Rois, quand j'avois droit de l'être !
 Ah ! Dieu ! dans ces forêts que ne suis-je resté !
 Préférable aux grandeurs, j'avois la liberté :
 Je pouvois près de moi lui fonder un asyle,
 A tous les opprimés ouvrir un port tranquille :
 Sans loix que la raison, sans maître que les Cieux,
 Votre Europe déferre auroit peuplé ces lieux.
 La paix, un peuple humain, habitoient ces rivages ;
 Et c'est auprès de vous que sont les vrais Sauvages.
 Mais, de la solitude éprouvant la rigueur,
 Je n'avois pas un cœur où reposer mon cœur :
 Chaque jour, alarmé sur le destin d'un frere,
 L'amitié m'appelloit, hélas ! & j'étois pere ;
 Et je mêlois, sans doute, à ces tendres excès
 Le besoin dévorant d'annoncer mes succès.

Bientôt, prompt à céder au charme qui m'attire,
 J'abandonne les miens dans leur nouvel empire ;

Et sûr à mes dangers de joindre un prix nouveau,
 Pour vous, de monceaux d'or j'enrichis mon vaisseau,
 Doucement occupé des récits qu'il apprête,
 Déjà dans son retour chacun voit une fête ;
 Il sembloit qu'à l'envi, dociles à mes vœux,
 Ma voix eût enchaîné les flots, les vents, les cieux.
 Mais soudain, ô terreur ! ô trompeuse espérance !
 Du plus sombre nuage un tourbillon s'élançe ;
 L'onde couvre nos bords : la foudre, avec fracas,
 De notre mâât brisé disperse les éclats ;
 Et, de mes grands projets malheureuse victime,
 Je ne vois que l'instant qui doit m'ouvrir l'abîme.
 O mes fils ! ô mes fils ! ah ! dans ce triste jour,
 Vers tout ce que j'aimois cher & cruel retour !
 A tous ces souvenirs attachant ma mémoire,
 Tranquille sur mes jours, je tremblois pour ma gloire :
 D'elle seule occupé, je brave les sanglots,
 Le tumulte des airs, & le courroux des flots.
 Je veux, si je péris, qu'une tonne élançée
 Au loin sur l'Océan transporte ma pensée :
 Dans ce fragile bois j'abandonne l'écrit
 Qui de mes longs travaux conserve le récit.

Peut-être qu'un hasard à ma gloire propice
 De l'Univers, un jour, instruira la justice ;
 Et de vos noms alors mon secret protégé
 Me sembloit dans l'oubli n'être jamais plongé :
 Ingrats ! & c'est pour vous que j'avois ce courage !
 Mais mon destin l'emporte, & commande à l'orage ;
 Et lorsque, sans espoir, nous attendions la mort,
 C'est un Dieu protecteur qui me ramene au port.
 Pour vous, dans cet instant, j'étois un Dieu moi-même :
 Tout fléchit devant moi, rang, pouvoir, diadème ;
 Et l'altier Espagnol vit, d'un œil envieux,
 S'asseoir à vos côtés un homme sans aïeux.
 Quoi ! cette fange d'or à vos pieds entassée
 Attachoit seulement votre avare pensée !
 Et quand vous encensiez le plus vil des métaux,
 Je croyois ces honneurs payés à mes travaux !
 Combien je m'aveuglois ! Prodiges de ma vie,
 D'un voyage nouveau quand j'afflige l'envie,
 Suiwi d'un peuple entier, j'ai donc franchi les mers
 Pour me voir arracher mon nouvel Univers !
 Ciel ! à mes premiers pas sur ce triste rivage,
 Du sort qui m'attendoit j'ai reçu le présage.

Loin de voir, par des cris, par des accents d'amour,
 Mes premiers compagnons saluer mon retour,
 Un silence terrible y trompa mon attente :
 Je marche ; & mon regard fixe, avec épouvante,
 De vêtements connus des lambeaux égarés,
 Des cadavres épars, des membres déchirés !...
 Trop avide Espagnol ! ah ! c'est ta barbarie
 Qui de ce peuple humain souleva la furie !
 Tu n'as que trop, hélas ! confirmé mon soupçon :
 Le crime invite au crime ; & voilà ta leçon.
 Mais, loin que dans l'effroi ce revers les enchaîne,
 L'intérêt s'applaudit d'un prétexte de haine.
 Plus de frein, plus de loix pour la cupidité !
 Ou de l'or, ou du sang ! c'est l'unique traité.
 En vain à ce torrent ma volonté s'oppose :
 Tous les bras sont armés ; chacun peut ce qu'il ose.
 La soif de s'enrichir les rend tous étrangers :
 Et moi, comptant mes jours par de nouveaux dangers,
 Des miens, de l'ennemi, dans cette affreuse terre,
 Quand j'ai su repouffer la révolte & la guerre ;
 Quand, au prix de mon sang, ma noble fermeté
 S'arme pour votre gloire & pour l'humanité ;

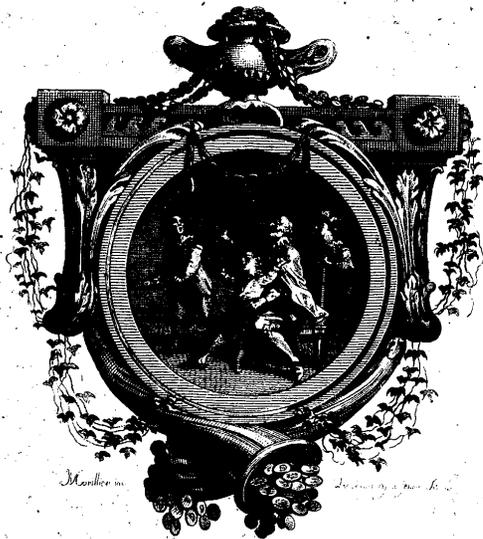
C'est vous qui, sur la foi d'hommes chargés de crimes,
 Aux bourreaux de l'Espagne envoyés pour victimes,
 C'est vous qui balancez à me croire innocent !
 Ingrats à mes succès, vous m'imsolez absent.
 Je demandois mon fils ; & pour prix de mes peines,
 Digne échange des Rois, vous m'envoyez des chaînes !
 Il fallut, accablé sous un poids si nouveau,
 Descendre, loin du jour, dans le fond d'un vaisseau :
 Là, seul, & rappelant mon ame recueillie
 A cette fermeté compagne de ma vie,
 De mon trépas certain j'accusois le retard.

Des cris, le bruit des flots, annoncent mon départ ;
 On entre. O des vertus pouvoir incorruptible !
 Quoi ! vous serviez la haine, & vous étiez sensible,
 Alonzo ! Ce guerrier, détestant mes revers,
 M'approche avec respect, & veut briser mes fers.
 « Les briser ! non, jamais ! ma vengeance est trop belle.
 « Aux yeux de Ferdinand, aux regards d'Isabelle,
 « C'est ainsi qu'en triomphe, au moins, je veux m'offrir ;
 « Je veux que mon aspect leur apprenne à rougir. »

Déjà de mon retour la nouvelle est semée.
 Mon infortune, hélas ! trompoit ma renommée ;

On me croyoit heureux : on devance mes pas,
 On vole ; avec transport chacun m'ouvre les bras ;
 L'airain sacré dans l'air annonce un jour d'ivresse :
 On accourt, on me nomme, en tumulte on me presse ;
 On me voit dans les fers !... O Peuple généreux,
 Tu frémissois de rage, & détournois les yeux !
 Lui seul jusqu'à son maître osa porter le blâme :
 Et, quand ces cris du Peuple ont éclairé votre ame,
 Vous croyez, sur le trône & si loin du malheur,
 D'un seul de vos regards expier ma douleur !
 Rien ne l'excusera. C'est peu d'un tel outrage :
 On fait de mes lauriers un indigne partage ;
 Celui qui sur mes pas s'est lâchement traîné,
 Améric, est ici mon rival couronné !
 Non ; je ne veux pas même, à vos bienfaits rebelle,
 Vous laisser réparer cette offense cruelle :
 Je veux être opprimé ; je suis fier de souffrir.
 Je n'ai rien obtenu qu'un monde à découvrir ;
 L'honneur m'a trop payé ! mes fers sont ma richesse :
 Près de moi suspendus, ils me suivront sans cesse ;
 Mon bonheur avec eux sera de m'irriter.
 Chaque jour à mes fils je veux les présenter ;

Je veux , dans le tombeau quand il faudra descendre ;
Qu'avec moi renfermés ils pesent sur ma cendre ;
Qu'un jour , l'homme accablé sous d'injustes revers
S'indigne & se console en retrouvant mes fers ;
Qu'ils appellent aux Rois mon nom , ma récompense,
Et fervent à l'envi ma gloire & ma vengeance.

*Mandier sc.**Del. et sculp. J. B. Le...*

NOTES

Je veux , dans le tombeau quand il faudra descendre ;
Qu'avec moi renfermés ils pesent sur ma cendre ;
Qu'un jour , l'homme accablé sous d'injustes revers
S'indigne & se console en retrouvant mes fers ;
Qu'ils rappellent aux Rois mon nom , ma récompense,
Et fervent à l'envi ma gloire & ma vengeance.

NOTES

SUR

LE PRÉCIS HISTORIQUE.

NOTES

SUR LE PRÉCIS HISTORIQUE.

Page 1^{re}. ligne 12.

ARISTIDE, à qui ses vertus ont mérité le nom de *Juste*, fut persécuté par Thémistocle, & banni d'Athènes par le jugement de l'Ostracisme. C'est de lui, & à lui-même, que disoit un Athénien, pour motiver sa haine & le bannissement auquel il le condamnoit : « Je suis fatigué de l'entendre toujours appeler « le Juste ». Le temps de son administration fut nommé le *siècle d'or*. Il mourut si pauvre, que la République fut obligée de faire les frais de ses funérailles.

Page 1^{re}. ligne 13.

L'enfance & la vieillesse de L'Hôpital furent dévouées à l'infortune. La générosité de son père, qui se fit un devoir de ne point abandonner le Connétable de Bourbon dans sa fuite, fut la cause de ses premiers malheurs; & son courage incorruptible éveilla la persécution qu'il éprouva dans ses derniers instans. Proscrit à dix-huit ans, dépouillé de ses biens & de sa liberté, c'est du fond d'un cachot que L'Hôpital s'éleva jusqu'à la place de Chancelier de France, & parvint à nous y montrer le contraste consolant de ses vertus & des crimes de Charles IX. Il s'étoit fortifié

dans cette probité mâle & fiere qui le caractérise , par les principes & l'amitié de ce courageux Duchâtel , Evêque de Tulle , qui ne craignit jamais de faire entendre au Souverain le dur langage de la vérité.

Pour donner une idée de L'Hôpital , par le choix des hommes qui convenoient à son ame , rapportons ce que son digne ami répondoit au Chancelier Poyet , qui , devant une foule de courtisans , osa dire à François I , qu'il étoit le maître absolu du bien de ses Sujets. « Juste Ciel ! s'écria l'Evêque de Tulle , comment essaie-t-on d'inspirer de tels sentiments à un Prince qui a des loix à suivre & à respecter ! Voilà , Sire , voilà les détestables maximes sur lesquelles se formerent les Caligula & les Néron ; & c'est en admettant ces principes affreux , qu'ils devinrent l'exécration du genre humain. Fallût-il même prévenir la ruine entiere de l'État , vous ne devez pas ignorer qu'avant de vous servir de nos biens , il vous faudroit obtenir notre consentement. »

Le cœur de L'Hôpital se partageoit entre ce citoyen intrépide & le chef auguste de la Magistrature , ce même Olivier qui vécut trop pour sa gloire , & déshonora sa vieillesse , en reprenant , dans cet âge sans énergie , l'emploi difficile qu'il avoit autrefois si courageusement quitté. Il méritoit alors de recevoir cette lettre touchante dont son ami le consola dans sa retraite , & qu'il faut adresser au petit nombre de

Ministres vertueux que l'impossibilité de faire le bien aura forcés d'abandonner leur place. « Il y a des hommes qui vous plaignent , disoit-il au Chancelier : pour moi , je vous félicite. Je ne suis point inquiet de la tranquillité ni des douceurs que vous devez trouver dans un exil qui vous permet de vous livrer à tous les goûts du sage , de n'avoir devant les yeux que des objets qui vous sont chers , & vous éloigne d'une Cour dépravée où vous n'aurez plus à combattre les vices qu'elle honore. Nous vous avons toujours vu libre au milieu de cette Cour même , parceque vous avez toujours vu ses cares des du même œil dont vous voyez à présent ses mépris. »

L'Hôpital eut la douleur de succéder à son ami , & à son ami dégradé. Il avoit auparavant exercé la charge de Surintendant des Finances ; & son désintéressement y fut si pur , qu'en la quittant , sa pauvreté ne lui permit pas de donner la plus foible dot à sa fille. Quelle situation que celle de cet homme austere au milieu d'une Cour avilie , où chaque instant étoit marqué par de nouveaux crimes ! Il opposa son caractère au fanatisme & à la turpitude de sa nation. Le Pape écrivoit au Capitaine Montluc , « qu'en égorger les Protestants , c'étoit un moyen assuré de gagner le Ciel » ; & L'Hôpital oïtoit répondre , « qu'on pouvoit être Citoyen sans être Catholique. »

« Reprenez vos sceaux », disoit-il à la Reine quand elle demandoit son consentement à quelque édit férog.

« Si les soins du trône vous effraient , ne soyez donc pas Roi », disoit-il à Charles IX.

C'est L'Hôpital qui , pour attendre ce Monarque sur le sort de ses peuples , sut l'arracher aux délices de sa Cour , & lui montrer la misere des provinces : voyage instructif , & qui devoit entrer dans l'éducation des Souverains ! Le meurtre du Roi de Navarre & du Prince de Condé , c'est L'Hôpital qui sut l'épargner à Médicis. Lui seul , en paroissant mériter la honte d'avoir favorisé l'Inquisition , sut l'empêcher de s'établir en France. Sa vigilance & sa fermeté s'étendoient sur tous les points d'administration : il porta la réforme dans les loix , le clergé , le commerce & les armées. C'est alors que les dégoûts qu'on lui fit essuyer lui rappellerent ces mots si vrais de son prédécesseur : « Vous avez les talents qui appellent aux grands emplois , & la vertu qui fait qu'on ne les occupe pas long-temps. »

Cette prédiction fut bientôt justifiée. Exclue du Conseil , il ne tarda pas à connoître que ses principes d'équité le rendoient odieux. La retraite lui parut le seul parti convenable à son ame : il alla de lui-même au-devant de l'exil , & se retira dans une petite maison de campagne , à Vignai. La Reine lui

fit redemander les sceaux , qu'il rendit avec joie , sans recevoir ni demander de récompense.

On l'inscrivit sur la liste des victimes de la Saint-Barthelemi ; mais le crime ne fut pas consommé. Il n'eut à craindre que pour sa fille. Elle fut heureusement sauvée par la Duchesse de Nemours , qui la fit cacher dans son palais , & la rendit à son pere.

Ce malheureux vieillard ne put survivre aux défastres de sa patrie : il desiroit sa fin , comme la seule consolation qu'il pût espérer , & mourut sans autre inquiétude que l'extrême pauvreté où il laissoit sa fille & ses petits-enfants.

Tel fut le sort de cet homme étonnant , qui , par ses mœurs & son génie , opéra sur son siecle une révolution aussi marquée que sur nos loix.

Ses principes de législation sont développés d'une maniere instructive & lucide dans un éloge que des circonstances ont empêché M. Garat d'adresser à l'Académie , & qu'il s'est contenté de consacrer à la mémoire de cet illustre Chancelier. Les notes qui suivent ce discours , & que Montesquieu n'auroit peut-être pas défavorées , quoiqu'on l'y combatte avec succès , sont remplies de pensées profondes , de vues nouvelles , & de ces résultats heureux qui ne peuvent naître que d'une connoissance réfléchie des mœurs , de l'histoire & des loix. Le talent élevé qui regne dans cette partie de son ouvrage & dans l'ouvrage entier ,

prédisoit, dès-lors, ce que M. Garat a confirmé depuis, que chaque pas qu'il feroit dans la carrière académique seroit marqué par un brillant succès.

Page 1^{re}. ligne 13.

Fénelon, dont le nom suffit à sa gloire & rappelle des vertus de tous les genres, fut disgracié par Louis XIV qui cependant savoit apprécier le mérite, & mourut dans l'exil. Son éloge, couronné par l'Académie, peut être compté parmi les chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Ce qui distingue cet ouvrage, c'est que non seulement il porte l'empreinte d'un grand talent, mais qu'il offre encore cette douceur de sentiment, ces mouvements d'âme, en un mot le caractère intéressant & le charme particulier de Fénelon lui-même.

Page 1^{re}. ligne 14.

Séneque éleva Néron, & reçut la mort de son élève. Ce monstre voulut d'abord s'en défaire secrètement par le poison; mais l'affranchi chargé du crime n'ayant pu le consommer, l'Empereur condamna le Philosophe ouvertement, & ne lui laissa que le choix du supplice. Séneque se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en conversant avec ses amis. On a vivement attaqué sa mémoire; mais l'injustice de ses calomnieux n'aura peut-

être pas la préférence sur l'opinion de Tacite & de M. Diderot.

Page 1^{re}. ligne 16.

Bélisaire, Général des armées de l'Empereur Justinien. Ses exploits & ses succès le firent nommer le Libérateur de l'Empire. Deux fois vainqueur en Afrique, deux fois en Perse, deux fois en Italie, il eut la gloire de s'opposer à l'irruption des Huns dans l'Empire, & de les repousser. Il avoit, au milieu de ses conquêtes, refusé la couronne de Vitigès, Roi des Goths: on l'accusa de vouloir usurper celle de Justinien. L'Empereur le dépouilla de ses emplois, & lui fit arracher les yeux. Bélisaire mourut de douleur.

L'ouvrage célèbre qui porte le nom de cet infortuné a rappelé son souvenir d'une manière bien glorieuse, & l'a presque autant illustré que ses victoires & ses malheurs.

Page 2, ligne 2.

Le courage & les talents de Miltiade étoient si distingués, que les dix chefs qui commandoient l'armée de la république contre les Perses se démirent de leur pouvoir pour le lui confier. Souvent vainqueur, & blessé dans l'isle de Paros à un siège qu'il crut prudent de lever, il fut accusé par Xantippe d'être d'intelligence avec le Roi des Perses. L'assemblée du

Peuple ordonna que Miltiade fût précipité dans le Barathre , gouffre profond , revêtu de crampons de fer , où l'on jettoit les criminels. Tout ce qu'on put obtenir , en reconnoissance de ses services , fut de commuer la peine de mort en une amende de cinquante talents. Trop pauvre pour les payer , il mourut de misere en prison. Cimon , son fils , fut obligé , pour obtenir le corps de son pere , d'emprunter & de payer la somme exigée par la sentence. Lui-même servit encore les Athéniens , remporta pour eux plusieurs victoires , & fut banni par l'Ostracisme.

Page 2 , ligne 8.

Le siege de Veïes occupoit les Romains depuis dix ans : Camille sut le terminer à leur gloire. On l'accusa d'avoir détourné le butin. Il s'exila volontairement : on osa le condamner à l'amende. Il servit encore son ingrate patrie , & parvint cinq fois à la dictature. A l'âge de quatre-vingts ans , Camille repoussa les Gaulois des terres de la République , & mourut de la peste.

Page 2 , ligne 9.

Catinat est encore un des grands hommes dont l'Académie a vengé l'infortune , en lui décernant le tribut de louanges qu'il méritoit. M. de la Harpe n'a pas été moins heureux dans cet éloge que dans celui de

Fénelon. Nous nous bornerons à cette remarque , pour ne pas devenir monotones.

Né d'une famille de robe , Catinat quitta le Barreau , révolté d'avoir perdu une cause juste qu'il défendoit. Son esprit le rendoit propre à tout. Il suivit le parti des armes , & fut bientôt remarqué de Louis XIV. Vainqueur à Stafarde , à la Marfaille , on le rendit coupable de sa défaite à Chiari ; & ce malheur , qu'il n'éprouva que pour avoir suivi les ordres de la Cour , fut le prétexte de sa disgrâce. On le dépouilla du commandement de l'armée : il n'en servit qu'avec plus de zele sous Villeroi qui le remplaça. Il refusa l'Ordre du Saint Esprit , & mourut dans sa terre , comme il avoit vécu , en philosophe.

Page 2 , ligne 10.

Prince & guerrier vertueux , Germanicus combattit pour Tibere , & fut payé , par le poison , de sa gloire & de ses services.

Page 2 , ligne 11.

Agricola fournit l'Écosse & l'Irlande aux Romains ; & réduisit les Bretons. Jaloux de ses succès , Domitien le rappella , & , pour le priver de son triomphe , lui commanda de n'entrer à Rome que pendant la nuit. Le monstre , peu satisfait de cette injustice , hâta ses jours par le poison.

Voici ce que Tacite, il y a dix-sept siècles, écrivit sur Agricola :

Il arriva de nuit dans la ville, de nuit au palais, comme Domitien l'avoit prescrit. Accueilli d'un morne silence & d'un embrasement contraint, il se confondit dans la foule des esclaves. Sa réputation militaire importunoit les hommes oisifs. Pour la faire excuser par des vertus contraires, il s'imposa le repos & même l'oisiveté; simple dans ses vêtements, d'un abord facile, & seulement accompagné d'un ou de deux amis. Le vulgaire, dont l'usage est d'apprécier les grands hommes par l'orgueil de leur cortège, en voyant, en fixant Agricola, cherchoit sa renommée; bien peu favoient la reconnoître.

Dans ces jours sinistres, absent, il fut souvent accusé; absent, il fut absous. Il n'avoit à redouter, ni l'apparence d'un crime, ni la plainte d'un seul opprimé, mais sa gloire, mais un prince irrité contre la vertu, & l'espece d'ennemis les plus infâmes, les promoteurs. Bientôt, par l'imprudence ou la lâcheté des chefs, nos armées sacrifiées en Mésie, en Dacie, en Germanie, en Pantonie, tant de forts enlevés, tant de cohortes vaincues & captives, toutes les calamités de la république ne permirent plus le silence sur Agricola: déjà ne se disputoient plus les confins de l'Empire & les fleuves qui le défendent, mais le centre des provinces, l'asyle des légions. Quand les

revers s'accumuloient sur les revers, quand les défaites & les ruines signaloient chaque année, le cri du peuple nommoit pour chef Agricola. Tous comparoient sa constance, son énergie, son ame exercée aux dangers, à l'inertie, à la foiblesse, à l'incapacité de ses rivaux.

Page 2, ligne 12.

Agis, Roi de Sparte, passa du trône aux mains des bourreaux. Il voulut abolir les dettes, & rendre les biens communs: il fut étranglé en prison, par ordre d'un Éphore.

Page 2, ligne 13.

Cicéron, justement connu sous le nom de *Pere de la Patrie*, & vraiment celui de l'éloquence, fut, par les intrigues de Clodius, obligé de s'exiler de Rome, après l'avoir sauvée. Dès que le Triumvirat fut établi, Antoine, qui n'avoit pas oublié les *Philippiques*, demanda sa mort; & Octave l'accorda. Popilius Léna, qui devoit sa vie à la protection du Consul, se mit à la tête de ses assassins, & l'atteignit dans sa fuite. Cicéron fit arrêter sa litiere, & présenta la gorge au glaive des meurtriers. Popilius lui coupa la tête, les pieds & les mains, & les remit à Antoine. Fulvia, sa femme, prit un plaisir atroce à percer avec un poignçon la langue de ce grand Orateur; & ses tristes

restes furent exposés sur la tribune aux harangues que son éloquence avoit tant de fois honorée.

Page 2, ligne 16.

Colbert, qui donna tant d'éclat au siècle de Louis XIV, soulagea le peuple, en entrant au Ministère des Finances, de trois millions de tailles, & l'exempta de tout ce qu'il devoit d'impôts depuis dix ans, fut insulté & déterré par le peuple après sa mort.

Ce Ministre donna un exemple de modération bien rare dans les gens en place. On l'exhortoit à se venger d'un écrit violent qui paroissoit contre lui: il demanda si le Roi s'y trouvoit offensé; on l'assura que non. Je ne le suis donc pas, répliqua-t-il. Et l'Auteur, connu, ne fut point inquiété.

Page 2, ligne 16.

Marcellus, Général Romain, fut surnommé *l'Épée de la République*, tua de sa main Viridomare, Roi des Gaulois, prit Syracuse malgré l'art d'Archimede, protégea ses jours, & pleura sa mort. Deux fois vainqueur d'Annibal, il se vit obligé de venir à Rome justifier sa conduite: il se défendit, comme Scipion, qui ne fit que l'imiter, par le récit de ses exploits.

Page 2, ligne 17.

A l'âge de neuf ans, le Tasse se vit enveloppé dans

la sentence de mort qui fut prononcée contre son pere. Errant & sans ressource, il obtint un asyle à la Cour de Ferrare, & conçut, pour la sœur du Duc, une passion violente qui fit le tourment de sa vie. Son protecteur le fit jeter en prison. Caché sous les haillons de la misere, il se traîna de ville en ville jusqu'au royaume de Naples, & revint à Ferrare où son amour le ramenoit sans cesse, & où la prison & les fers l'attendoient de nouveau. Le temps lui rendit la liberté; mais ses malheurs avoient affoibli ses organes & sa raison. Après vingt années de désespoir & d'infortune, le Pape Clément VIII s'occupa de lui rendre, au Capitole, la justice éclatante que lui devoit son siècle: mais le Tasse, frappé depuis long-temps d'une mort anticipée, expira au moment de son triomphe.

Page 2, ligne 20.

Magellan, qui s'est immortalisé par la hardiesse de sa navigation, sollicita vainement d'Emmanuel, Roi de Portugal, la récompense que méritoient ses services, & n'obtint qu'un refus. Justement indigné, il quitta sa patrie, & servit l'Espagne sous Charles-Quint. Il fut massacré, près du détroit qui porte son nom, par des Sauvages de l'isle de Zama.

Page 2, ligne 20.

L'Inquisition s'empara de Galilée, pour avoir éclai-

ré l'Univers sur l'immobilité du soleil & le mouvement de la terre. A l'âge de soixante & dix ans, cet illustre vieillard fut condamné à trois ans de prison ; & la peine eût été plus forte , s'il n'eût consenti d'abjurer , à genoux , devant les Inquisiteurs , une vérité aussi constante que l'est , le fut & le sera l'absurdité de pareils juges.

En vain l'Inquisiteur croit entendre un blasphème ,

Et trois ans de prison forcent au repentir

D'un système effrayant l'infortuné martyr ;

La terre , nuit & jour , à sa marche fidele ,

Emporte Galilée & son Juge avec elle.

Page 3 , ligne 2.

Le Camoens , exilé trois fois , le fut d'abord dans l'Estramadoure. Il obtint sa grace , revint en Portugal , suivit l'armée navale en Afrique , perdit un œil à Ceuta , rentra dans sa patrie , & , banni de nouveau , s'embarqua pour Goa. Exilé par le Viceroi sur les confins de la Chine , il fit naufrage en s'y rendant , gagna la terre à la nage , & sauva la seule copie qu'il eût de la Lusiade , en la tenant d'une main hors de l'eau. Il vécut cinq ans dans ces déserts , & revint en Europe avec son poëme. Le succès qu'il obtint lui valut des éloges à la Cour , & nul bienfait. Un Negre , l'unique bien qui lui restât , fut le seul être qui se montra sensible à son sort : ce généreux esclave , qui ne l'avoit

jamais abandonné , mendoit de porte en porte , supportoit la honte de cette ressource , & en portoit fidèlement le produit à son maître , dont l'indigence précipita la mort.

Page 3 , ligne 3.

Dryden mourut de misere. Le Roi Guillaume le priva de ses pensions , parcequ'il les tenoit de Jacques II.

Page 3 , ligne 5.

Socrate , dont la raison & la morale feroient croire à l'alliance de l'homme & de la Divinité , fut condamné à boire la ciguë par le Peuple d'Athenes.

Page 3 , ligne 5.

Disciple de Platon & de Xénocrate , Phocion unifesoit à des talents guerriers & politiques , les vertus d'un sage & la plus noble éloquence. Sans avoir brigué cet honneur , on le chargea , quarante-cinq fois , du Gouvernement d'Athenes. Il résista aux séductions de Philippe , d'Alexandre & d'Antipater , & fut cependant accusé de trahison. Ses mœurs austeres lui faisoient des ennemis cruels dans le Peuple. Il fut condamné à mort , & se rendit dans la prison avec un visage aussi serein que lorsqu'il revenoit d'un triomphe : il prit tranquillement la ciguë , & n'obtint

pas même de sépulture. Une femme, plus juste que ses concitoyens, & qui sut prévoir qu'ils seroient un jour éclairés sur leur crime, recueillit, en secret, ses tristes restes. Athènes s'indigna bientôt de son injustice, lui consacra une statue, & fit périr son accusateur.

Page 3, ligne 5.

Le génie le plus universel, le défenseur des Calas & des Sirven, le créateur d'une philosophie amie de l'homme & d'une révolution utile à son bonheur, la gloire de sa nation, l'objet du culte de toutes les autres, l'honneur de son siècle, & le rival de tous les talents de l'antiquité, Voltaire n'a reçu qu'à peine une sépulture inconnue & disputée.

Cette longue suite de tableaux affligeants, ces preuves accumulées de l'injustice du sort & des hommes, portent dans l'ame un sentiment douloureux, un effroi, peut-être même des doutes nuisibles à la vertu, & capables d'éloigner d'elle ce grand nombre d'êtres pusillanimes que doivent rebuter les sacrifices qu'elle exige : mais aussi, qui pourra se plaindre & ne sera pas consolé de son infortune, au souvenir des noms imposants que la persécution n'a pas respectés ? Quelle ame élevée ne voudroit, au même prix, & par le même chemin que ces grands hommes, arriver au même terme de gloire ? N'oublions pas ici ce qu'a-

vec tant de vérité Pope a si bien dit de la vertu :

Toujours elle s'exerce, & jamais ne se lasse,
Goûte mieux le succès, porte mieux la disgrâce,
Sait être heureuse encor de ses nobles douleurs ;
Et les ris des méchants sont moins doux que ses pleurs.

Cette pensée, si juste & si heureusement rendue par M. de Fontanes, termine un fragment sublime de l'*Essai sur l'homme*, où le Philosophe Anglois a su prouver, en beaux vers, qu'un instant d'estime intérieure l'emporte sur des années d'acclamations populaires, & que Marcellus exilé goûtoit un bonheur plus véritable que César entouré du Sénat & sur le trône du monde. Nous aurions voulu transcrire tout ce morceau, où M. de Fontanes s'est montré le rival de Pope ; mais le Public sera bientôt dédommagé par les quatre Épitres qui vont enfin paroître. Si cet ouvrage, d'un goût sûr & d'un talent formé, quoique d'un très jeune Auteur, a paru se faire désirer long-temps, on ose assurer aussi qu'il se fera long-temps distinguer.

Page 7, ligne 1.

On trouve ce Paragraphe dans le Numéro 36 du *Courier de l'Europe* de cette année, page 283 :

« Un Professeur de Langues Orientales à Cambridge en Amérique vient d'envoyer à M. Gébelin,

« auteur du Monde primitif, trois Inscriptions pu-
 « niques, qu'on a trouvées gravées sur des rochers,
 « à l'embouchure d'une rivière qui est à cinquante
 « milles du Sud de Boston : elles ont été gravées par
 « les Carthagois, qui aborderent sur cette plage
 « méconnue; elles ont pour objet leur arrivée & les
 « traités qu'ils firent avec les habitants du pays. M. de
 « Gébelin va donner un Mémoire sur cette impor-
 « tante découverte. »

Ce fait avéré, & sur lequel M. Cour de Gébelin
 a effectivement composé un Mémoire très intéré-
 fant, change en réalité toutes nos conjectures sur les
 connoissances nautiques des Carthagois. L'éclat que
 cet événement répand sur leur mémoire ne peut nuire
 à la gloire de Colomb, qui, sans guide que son gé-
 nie, sut retrouver, après dix-sept siècles, la route per-
 due d'un Monde entièrement ignoré pour nous, &
 qui, du temps de Carthage, n'étoit pas même univer-
 sellement connu. A quel degré de splendeur verrions-
 nous les arts aujourd'hui, si, depuis cette époque, ils
 avoient pu, sans interruption, marcher de progrès
 en progrès, & s'aider eux-mêmes de leurs perfec-
 tions & de leurs succès ! Peut-être jouirions-nous de
 cet avantage, si Carthage eût triomphé de Rome.
 « Quel malheur, s'écrie un Écrivain célèbre, quel
 « malheur que la destruction d'une République qui
 « mettoit sa gloire dans son industrie, & sa puissance
 « dans des travaux utiles au genre humain ! »

PATENTES DE L'AMIRAL.

PREMIÈRES PATENTES.

FERNAND & ISABELLE, par la grace de Dieu, Roi
 & Reine de Castille, de Léon, d'Arragon, de Sicile,
 de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de
 Majorque, de Minorque, de Séville, de Sardaigne,
 de Cordoue, de Corfique, de Murcie, de Giaen, des
 Algarbes, de Gibraltar, & des isles Canaries, Comte
 & Comtesse de Barcelone, Seigneurs de Biscaye &
 de Moléna, Ducs d'Athènes & de Neopatria, Comte
 de Rossillon & de Sardaigne, Marquis d'Oristan &
 de Gociado, &c. : Puisque toi, Cristophle Colomb,
 vas par notre commandement, & avec nos vaisseaux
 & nos gens, à la conquête des Isles de l'Océan que
 tu as découvertes, & comme nous espérons qu'avec
 l'aide de Dieu tu en découvriras d'autres, il est juste
 que nous te récompensions des services que tu rends
 à notre État; nous voulons donc que toi, Cristophle
 Colomb, tu sois Amiral, Gouverneur & Viceroi des
 Isles & de la Terre ferme découverte, & de toutes
 celles que tu découvriras; que tu t'appelles Dom
 Cristophle Colomb; que tes enfants te succèdent à
 toutes tes charges; que tu les puisses exercer par toi,
 ou par ceux que tu choisiras pour être tes Lieutenants;

K

que tu juges toutes les affaires civiles & criminelles dont la connoissance appartient & a appartenu à nos Vicerois & à nos Amiraux, & que tu aies les droits & les prééminences des charges que nous te donnons. Et, par ces présentes, nous commandons à notre très cher Fils, le Prince Dom Juan, aux Enfants, Ducs, Prélats, Marquis, Grands Maîtres, Prieurs & Commandeurs de nos Ordres Militaires, à tous ceux de notre Conseil & Juges en quelque justice que ce soit, Cours & Chancelleries de notre Royaume, aux Chastellains, Gouverneurs des Citadelles, des Places fortes, à toutes les Communautés, Juges, Officiers de la Marine, aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Écuyers, à toutes les Villes & Places de notre État, & à tous les Peuples que tu découvriras & subjugueras, de te reconnoître, comme nous te reconnoissons, pour notre Amiral, toi & tes enfants en ligne droite, & pour toujours. Ordonnons à tous les Officiers que tu établiras, en quelque charge que ce soit, de te faire conserver tes privileges, immunités, honneurs, & de te faire payer les droits & émoluments qui sont dus à tes charges, sans permettre que personne y mette aucun obstacle; car telle est notre volonté. Nous commandons à notre Chancelier, & autres Officiers de notre sceau, de l'expédier, au plutôt, nos Lettres, & de les faire aussi amples & avantageuses que tu le souhaiteras, à peine de notre disgrâce, & de trente ducats d'a-

mende contre chacun des contrevenants. Donné en notre ville de Grenade, le 30 d'Avril, l'an 1492. Signé, MOI, LE ROI; MOI, LA REINE. Moi, Jean de Colonia, Secrétaire du Roi & de la Reine, ai fait expédier les présentes Lettres par leur commandement.

SECONDES PATENTES.

Puisqu'il a plu à Dieu que toi, Cristophle Colomb, aies découvert les Isles que nous avons nommées dans nos Lettres, nous confirmons les privileges que nous t'y avons accordés, te reconnoissant Amiral de l'Océan, depuis les Isles Açores jusqu'à celles du Cap-Verd, & du septentrion au midi, Viceroi & Gouverneur de toutes les terres que tu as découvertes, & que tu découvriras. Voulons que tes charges passent, pour toujours, à tes enfants, de l'un à l'autre, avec tous les honneurs, prérogatives, droits & émoluments qui y sont attachés, & qui ont appartenu à nos Amiraux de Castille & de Léon. Te donnons pouvoir de mettre tels Officiers, Juges & Capitaines que tu trouveras à propos, pour tel temps que tu voudras, & de les casser quand il te plaira; à condition néanmoins que les provisions que tu leur donneras soient à notre nom, & scellées de notre cachet. Voulons de plus, qu'en la qualité que nous te donnons d'Amiral de l'Océan, tu puisses comman-

der à ceux de nos vaisseaux que tu trouveras dans l'étendue de nos mers; que tu leur ordonnes de t'obéir, & de te donner tout ce que tu leur demanderas, sous les peines que tu leur imposeras, que nous tenons dès-à-présent pour bien imposées, te donnant permission de les faire dès-lors exécuter sur leurs personnes & sur leurs biens. Enjoignons à tous ceux qui sont ou seront dans les Indes, d'y demeurer ou d'en sortir, quand tu leur ordonneras, nonobstant appellation, & sans qu'il soit besoin pour te faire obéir d'autres Lettres que des présentes. Nous commandons à notre Chancelier, & à tous les gens tenant notre sceau, de t'expédier au plutôt nos Lettres contenant la confirmation de tes privileges, en telle forme que tu voudras, à peine de notre disgrâce, & de trente ducats d'amende contre chacun des contrevenants: car telle est notre volonté. Donnée à Barcelonne, le 28 de Mai de l'année 1493: Signé, MOI, LE ROI; MOI, LA REINE. Moi, Fernand Alvarès de Toledé, Secrétaire d'État, ai fait expédier les présentes par leur commandement.

Page 51, ligne 18.

Ferdinand, jaloux de la réputation de franchise & de loyauté que méritoit Philippe, voulut profiter de la vertu même de ce Prince, pour le rendre l'instrument de la plus atroce fourberie: il le chargea d'aller

à Lyon négocier la paix avec la France. Dès qu'elle fut signée, Louis XII licencia les troupes qu'il avoit ramassées à Gènes. L'Archiduc & lui, de concert, firent signifier ce nouvel accord à leurs Généraux dans le royaume de Naples, & ordonnerent, l'un, au Duc de Nemours, l'autre à Gonsale, de mettre bas les armes. Le premier obéit. Le second attendoit cet ordre comme un signal d'hostilités. D'Aubigni fut attaqué, battu & pris par Bénavidès. Gonsale joignit les François à Cérignole: le Duc de Nemours y fut tué. L'armée, privée de son chef, s'enfuit devant les Espagnols, & laissa le royaume de Naples en leur pouvoir.

Au premier bruit de cette trahison, Philippe indigné reconnut le caractère de Ferdinand, & accourut à Blois se remettre au pouvoir de Louis XII: il jura qu'il resteroit en otage & même en captivité, pour garantie du traité qu'il venoit de conclure; & dans une lettre pleine d'amertume, il déclara sa résolution à son beau-pere. Mais, ni les plaintes de Louis XII, ni les reproches de Philippe, ni même sa générosité, ne purent balancer la joie coupable que témoigna Ferdinand des succès de Gonsale. Malgré sa juste colere, le Roi de France distingua le héros de l'Espagne, de son tyran: il refusa de garder à sa Cour ce noble Archiduc, dont la droiture étoit si lâchement trompée, & le fit, à ses frais, généreuse-

ment reconduire en Flandres , avec tous les honneurs qu'il n'avoit jamais cessé de lui rendre. Il aimoit mieux punir ainsi Ferdinand , que l'imiter : seulement il ordonna aux Ambassadeurs qu'il eut l'audace d'envoyer , pour colorer sa trahison , de sortir en vingt-quatre heures de sa Cour , & dans huit jours de ses États.

FIN.

 GENERALITAT VALENCIANA
CONSELLERIA DE CULTURA I EDUCACIÓ
DIRECCIÓ GENERAL DEL LIBRE, ARXIVS I BIBLIOTECES

 *Biblioteca Valenciana*

S. XVIII

SIGNATURA

895

Biblioteca  Valenciana



31000005089233

